

Le
COLLECTIF
— former et informer —

VOL. 38 - NO. 06 • LE 19 NOVEMBRE 2014

*Les degrés baissent ; la
pression monte*

RÉFÉRENDUM, GRÈVE, FIN DE SESSION, DÉBATS...

FEUS

DIRECTION

Shawn Sirois
Directeur

RÉDACTION

Marie-Claude Barrette
Rédactrice en chef

Émilie Lauzier
Responsable web

Alexandra Basque
Chef de pupitre campus

Rodrigue Turgeon
Chef de pupitre société

Julien Beaulieu
Chef de pupitre culture

Alexandre Paquette
Chef de pupitre sports

Marie-Ève Bernier
Correctrice en chef

TECHNIQUE

Valérie Bergamo
Infographe

Vacant
Directeur artistique

David H. Robitaille
Directeur des finances

Vacant
Directeur commercial

Marie-Claude Bélanger
Distributrice à Sherbrooke

COLLABORATEURS

Stéphanie Bénard

Karyn Brown

Émile David

François Dubois

Geneviève Guilmain

Marc-André Lafrance

Hugues Marciel

Olivia Métivier

Jean-Philippe Ouellette

Julia Poulin

Dave-Enrick Proulx

Arnaud Prud'homme

Vanessa Racine

Marina Riendeau

Maude Robitaille

Mikaëlle Tourigny

Le
COLLECTIF
— former et informer —

**INTERVIEWER. REN-
CONTRER. RACON-
TER. PHOTOGRA-
PHIER. DÉCOUVRIR.
DOUTER. RECOM-
MENCER. CRÉER.
DESSINER. CRITI-
QUER. ÉCRIRE.**

Le Collectif, c'est un peu tout ça et beaucoup plus.

Nous sommes à la recherche de collaborateurs et de chefs de pupitre pour la session d'automne.

redaction@lecollectif.ca

TABLE DES MATIÈRES

3 L'ÉDITO

Est-ce que le papier et le numérique peuvent coexister?

Marie-Claude Barrette

5 SOCIÉTÉ

Le réveil des Acadiens.

Rodrigue Turgeon

6-7 ENJEUX

Le débat sur le choix à la mort, les défis d'un organisme universel : rendez-vous pour continuer la lecture des dossiers spéciaux.

François Dubois, Julia Poulin

9 CAMPUS

La grève hier, la grève aujourd'hui, la grève demain : un moyen de pression qui perdure dans le temps.

Alexandra Basque

10 ENTREPRENEURS & INNOVATEURS

Portrait d'un étudiant engagé : Mathieu Hains.

Vanessa Racine

13 CULTURE

Est-ce que culture est synonyme de divertissement?

Julien Beaulieu

14-15

LES CHOIX DE STÉPHANIE

Le monde des arts... et des musées! 5 découvertes culturelles à Sherbrooke.

Stéphanie Bénard

17 SPORT

Les goons au hockey ont-ils encore leur place?

Alexandre Paquette

18 SPORTIF

Le soccer-tennis vous connaissez? Joé Lachambre y excelle!

Vanessa Racine

Pavillon de la vie étudiante, local 107,
Université de Sherbrooke,
Sherbrooke (Québec), J1K 2R1 Tél.: 819 821-7641
Courriel: redaction@lecollectif.ca

Le Collectif n'est pas responsable des lettres ouvertes, des tribunes libres et de la page FEUS, dont le contenu n'engage que leurs auteurs. Le contenu des articles n'engage que les journalistes. Pour tous commentaires ou suggestions sur le contenu du journal, faites-nous parvenir un courriel à redaction@lecollectif.ca. Veuillez noter que, dans tous les articles, l'emploi du masculin vaut aussi pour le féminin. Le Collectif est un bimensuel gratuit.

lecollectif.ca



facebook.com/journalcollectif



twitter.com/jlecollectif

Éditorial

DE LA RÉDACTRICE EN CHEF

L'AVENIR DU PAPIER



**MARIE-
CLAUDE
BARRETTE**

Nous le savons, la viabilité des journaux et des quotidiens (version papier) est en péril depuis plusieurs années. Les coûts d'impression et les répercussions écologiques sont en très grande partie les responsables du problème. Mais plus encore, c'est aussi une raison d'intérêt. L'avènement technologique permet-il la survie des hebdomadaires?

UNE QUESTION D'INTÉRÊT

Considérant l'interactivité proposée par les différentes plateformes web (pensons à La Presse+ par exemple), il est difficile de ne pas troquer la version papier de son hebdomadaire pour celle 2.0. Bien que plusieurs portent le blâme sur les « jeunes », le problème semble se poser à un tout autre niveau.

Et si les « jeunes » n'étaient pas intéressés par l'actualité? En effet, plusieurs études démontrent que la société d'aujourd'hui est moins informée : les plateformes numériques seraient une façon efficace d'attirer les lecteurs. D'autant plus que la nouvelle génération est avide de rapidité et d'efficacité.

Prenons le système d'éducation pour établir une comparaison. Nous arrivons tous à nous souvenir des bons enseignants lors de notre parcours scolaire et notre choix n'est nullement influencé par la matière du cours. Bien au contraire, c'est dans la façon de présenter un sujet et de stimuler l'étudiant que l'enseignant gagnera le cœur de ses élèves. Au même titre, les journaux doivent trouver une façon dynamique de créer l'intérêt. Enjeux sociaux, débats politiques, conflits mondiaux : les sujets resteront les mêmes dans l'actualité. La viabilité des hebdomadaires dépend d'abord de son contenant.

Créativité, interactivité et accessibilité deviennent les concepts clés à adopter et à préconiser afin d'intéresser la nouvelle génération.

LE PREMIER COUP D'ŒIL

ESi nous apprenons dès notre jeune âge à « ne pas juger un livre par sa couverture », l'ère du numérique, de pair avec les stratégies de commercialisation, vient nuire (quasi totalement) à ce concept. La nouvelle

génération sera d'abord intéressée par ce qu'elle voit ; elle sera ensuite conquise si le contenu lui plaît tout autant.

Navigation conviviale et participative, extraits vidéo et audio, galeries de photos, dossiers spéciaux : les applications ont tout pour plaire et surtout pour satisfaire. D'autant plus que les contenus numériques sont pour la plupart enrichis de textes complémentaires. Même les enfants y trouveront leur compte!

La diversité est donc sans aucun doute gage de sécurité tant pour le contenu que la forme. Ne restera plus qu'à évaluer les sujets qui intéressent particulièrement la nouvelle génération. Si les baby-boomers prônaient davantage des notions d'individualisme et d'idéalisme,

« Il semble néanmoins que certains types d'écrits revêtent un caractère qui leur permet de mieux survivre aux avancements technologiques. »

la génération Y semble surtout préoccupée par ce qui influence de près ou de loin l'avenir.

« Agir aujourd'hui pour mieux vivre demain. »

LES LECTEURS POURRONT FAIRE LEURS « DEVOIR »

Si plusieurs hebdomadaires proposent à leurs lecteurs une version numérique disponible sur les systèmes d'exploitation iOS et Android (*L'Actualité, La Presse+, La Gazette...*), le pionnier du monde du quotidien se joint au mouvement. En effet, « Le Devoir » a lancé, il y a deux semaines, sa toute nouvelle application pour tablette. L'accès au contenu est gratuit et illimité jusqu'au 8 décembre prochain : à vous de l'essayer!

Plus de cent ans après sa fondation par Henri Bourassa, *Le Devoir* propose, tout comme ses confrères, une plateforme interactive et un contenu

enrichi. Le hic? L'accès à la version numérique, bien que moins dispendieuse que la version papier - une diminution d'environ six dollars - sera payante. Une mauvaise nouvelle pour notre génération qui raffole du « gratuit ».

LE PAPIER COMME GAGE DU SOUVENIR

Livres, journaux, dictionnaires, magazines : leur fragilité amène aussi un lot d'émotions. Un livre usé par le temps contient à lui seul, indépendamment de son contenu, une histoire. D'ailleurs, il semble que plusieurs formats se présentent mieux sur une version papier. S'il est plus rapide et facile de trouver une recette de cuisine dans un moteur de recherche, rien ne vaut une brique encyclopédique couverte de farine adossée sur un appui-livres. Le principe s'applique également pour un roman. Dernièrement, dans une entrevue accordée par le très grand Ken Follet à un journaliste de *L'Actualité*, l'écrivain répondait à ce sujet : « Aujourd'hui, les lecteurs peuvent fermer le livre et brancher la télé, l'ordinateur...

C'est pourquoi il faut les enchanter! » L'intérêt pour un livre se situerait donc dans son contenu et non pas dans sa forme. Une différence importante avec l'hebdomadaire. Alors, comment expliquer la montée du livre numérique?

Si l'Observatoire de la culture des communications a noté une baisse de 10 % dans la vente de livres au Québec (de 2009 à 2013) et que le dirigeant de Renaud-Bray qualifie l'industrie comme « fondamentalement malade », il semble néanmoins que certains types d'écrits revêtent un caractère qui leur permet de mieux survivre aux avancements technologiques.

Les écrits qui durent dans le temps de par leur histoire se prêteraient mieux au papier ; l'inverse, au numérique. Ce serait donc dire que la pérennité d'un écrit influence sa forme...



Fédération étudiante de
l'Université de Sherbrooke

feus.qc.ca

téléphone | 819 - 821 - 7655

info@feus.qc.ca

télécopieur | 819 - 821 - 7241

POST-IT DE LA FEUS À DONNER!

Passez au local de la FEUS (E1-111) et procurez-vous gratuitement un paquet de post-it et un protège-cartes!

DÉCOUVREZ LE NOUVEAU RÉSEAU DE PSYCHOLOGUES DE VOTRE RÉGIME

Comme vous le savez sans doute, votre régime vous offre une couverture pour les consultations de nature psychologique. Vous avez peut être remarqué que nous venons tout juste de finaliser un partenariat avec la clinique PsyMontréal qui fait maintenant partie de nos réseaux professionnels. De plus, nous avons réussi à vous obtenir **la consultation psychologique à distance qui vous permettra d'avoir accès à des professionnels de manière confidentielle et sécuritaire, sans se déplacer.**

PsyMontréal offre un tarif maximum de 100 \$ pour une séance individuelle adulte de thérapie de 50 minutes. C'est un rabais de 30 \$ sur le coût habituel d'une séance!

De plus, votre régime vous couvre pour les consultations chez un psychologue jusqu'à 50 \$ par visite pour un maximum de 500 \$ par période de couverture. En combinant ces économies, vous n'aurez pas plus de 50 \$ à déboursier par visite!

Visitez <http://santeetudiante.com> pour plus de détails sur la façon de combiner votre couverture avec l'offre spéciale de PsyMontréal.

Pour de plus amples renseignements sur PsyMontréal, consultez le <http://psymontreal.com/bien-etre-etudiant>.

L'AIDE AUX INITIATIVES ÉTUDIANTES AVEC PROJETS MILIEU

Projets milieu est un programme d'aide financière pour les étudiants et les étudiantes de l'Université de Sherbrooke qui désirent réaliser un projet ou une activité. Pour ainsi participer à la mise sur pied des différentes initiatives étudiantes, la FEUS verse aux Projets milieu un montant annuel qui permet de soutenir, tant au niveau financier, des ressources humaines qu'au niveau de l'organisation technique, tout projet admissible au programme d'aide.

Si vous voulez organiser une activité ou un projet, visitez la section du site Internet de l'Université de Sherbrooke dédiée aux Projets milieu afin de savoir si votre initiative est admissible et ainsi pouvoir bénéficier du programme!

Pour plus d'information : <https://www.usherbrooke.ca/etudiants/services-a-la-vie-etudiante/financement-pour-activites-etudiantes/projets-milieu-formulaire/>

PROGRAMMES DE FINANCEMENT POUR LES ACTIVITÉS ÉTUDIANTES

Vous souhaitez organiser une activité étudiante, mais votre budget est limité? Les programmes de financement des Services à la vie étudiante sont peut-être la solution.

Projets milieu : pour le financement d'activités et de projets extrascolaires qui rejoignent les intérêts d'un grand nombre d'étudiants de la communauté universitaire.

Fonds conjoint pour les initiatives de développement durable : pour financer des activités et des projets qui ont pour but de modifier les pratiques et comportements individuels et collectifs.

Fonds culturel : soutien financier offert à tous les étudiants désirant organiser une activité au Centre culturel de l'UdeS, au Théâtre Centennial ou au Théâtre Granada.

Des exemples de projets, les critères d'admissibilité ainsi que les formulaires sont disponibles en ligne au [USherbrooke.ca/etudiants/finance-act/](https://www.usherbrooke.ca/etudiants/finance-act/)

Éditorial

SOCIÉTÉ

MANGER DU HOMARD COMME DE L'IMPOSSIBLE



Photo: Michel Blanchard

Rodrigue Turgeon

C'est quoi un Acadien? Rien pentoute. Du moins pour les jeunes universitaires francophones de Moncton à l'aube du printemps 1968.

Les balafres ardentes que portaient les survivants de la grande déportation les écorchaient encore lorsqu'ils revinrent se planter là où les Anglais avaient déraciné leurs ancêtres. Ce retour, bien qu'on l'ait cru impensable en 1713, n'allait pas pour autant vaincre des lustres de dominance impériale. Ainsi s'amorçait la lutte pour la reconnaissance des droits de *ceux qui n'arrivaient pas à traduire leurs émotions*.

« On est tu Canadien-français ou Canadien-anglais? »
« On est des bâtards. On le sait pas ce qu'on est. C'est ça notre problème. »

Au-delà de ces effroyables questions, un constat bien pire gagnait les étudiants acadiens du Nouveau-Brunswick des années 1960.

« On le sait même pas si on est anglophones ou francophones! »

Tout ce qu'ils voulaient, au fond, c'était aimer. Aimer librement la langue qui animait leurs rêves.

Car l'absence de la reconnaissance de leur langue les tirait vers l'abîme d'un maelström. En bon français, comment fait-on pour révéler la personne que l'on est vraiment? En s'exprimant. Eh bien, imaginez-vous que même dans cette ville où 40% de la population était francophone, les Acadiens n'arrivaient jamais à *traduire* ce qu'ils voulaient *écrire* ou *dire* (prononcez en chiac).

Plusieurs partageaient l'impression de croupir sous le joug d'une nation étrangère. L'administration des services publics, la rédaction des lois et la présidence des débats au conseil de ville: tout se déroulait en anglais. On eut dit que Shakespeare avait jeté Molière aux oubliettes.

Emprisonnés sur leur propre terre d'origine, les Acadiens étaient contraints à la résilience. Pour reprendre les mots d'un manifestant dépité : « Les Acadiens, on est très *docile*, on s'en rend même pu compte à un moment donné tellement

on est habitué de se laisser manger la laine sur le dos. C'est rendu *chôse* normale. » Le peuple traversait une passe qui s'annonçait de plus en plus morose.

LE RÉVEIL ACADIEN

Si les Néo-Brunswickois anglophones les plus radicaux crurent un jour que Molière finirait enfin par trépasser dans son cachot, c'était bien mal le connaître. À Moncton, en février 1968, le phénix acadien revint à la vie pour une deuxième fois. Comme ce fut souvent le cas dans l'Histoire, les étudiants initièrent le bal. Oubliez les frais de scolarité, ce qu'ils voulaient c'était bel et bien aimer en français.

Il y avait tant à faire pour atteindre cette liberté. Certains

« C'est l'impossible qu'il faut que tu fasses, pas le possible! »

considéraient même que la cause était perdue d'avance. Malgré le désir de victoire qui transportait les foules, une rumeur de mauvais augure secouait les rangs. « C'est impossible. »

En entendant ces mots, Michel Blanchard, véritable héros du mouvement, prononça un discours des plus brillants.

« Y a des *chôses* que tu connais pas pis y faut que tu les connaittes en agissant. C'est l'impossible qu'il faut que tu fasses, pas le possible! Le possible, les autres le font à toutes les jours. Ce que t'es sûr de faire, ils le font toutes! Mais c'est ce que t'es pas sûr de faire, c'est ça qu'il faut que tu fasses. Là tu vas avoir une vie qui va valoir la peine. »

Vous savez, ces mots si purs, si vrais, ce n'est pas parce qu'ils datent des années '60 que vous ne pouvez pas en tirer une leçon.

Michel Blanchard venait du Nord, de Caraquet, un petit village pêcheur où, selon lui, 99% des gens parlaient

français. Homme au charisme incroyable, c'était surtout son franc-parler qui forçait l'admiration. L'amour qu'il avait pour sa langue et sa ferme détermination qu'il n'y avait pas qu'au Québec qu'on pouvait s'épanouir en français inspiraient les troupes dans les moments les plus durs. Malgré l'ampleur du défi, jamais on ne le vit défaillir.

Pas une seule fois il ne manqua de leur répéter que leurs idées, leurs désirs et leurs amours inatteignables ne valaient rien tant qu'ils ne tentaient pas tout. Ensemble, ils se nourrissent de l'impossible pour goûter leurs passions. À mon sens, ce qui est le plus fantastique et noble dans cette lutte pour la reconnaissance de leurs droits, c'est qu'ils n'usèrent jamais de la violence.

Je me sentirais mal de vous voler le *punch*, mais sachez tout de même que depuis la Constitution de 1982, le Nouveau-Brunswick est la seule province où l'anglais et le français sont tous deux reconnus comme langues officielles.

Par l'Acadie, ce que j'ai essayé de faire, c'est de vous rappeler que s'affranchir d'un milieu qui nous empêche de nous exprimer pleinement nous fait gagner un monde où l'on peut enfin aimer simplement.

Je vous laisse avec Michel.

« Moi, j'vas te *dire* que fondamentalement, au fond je pense que ça vaut pas l'coup. Que c't'impossible.

J'vas essayer pareil. »

SECTION SOCIÉTÉ

VIVRE DANS LA DIGNITÉ (PARTIE II)

Le présent article est le deuxième d'une série portant sur le projet de loi Mourir dans la dignité, et plus largement, sur l'euthanasie. Le but de cette série est d'aborder quelques aspects négligés dans les débats entendus sur la place publique, et de donner au lecteur quelques outils et sujets à réflexion l'amenant à se forger sa propre opinion, bien que mon opinion puisse transparaître à l'occasion.

François Dubois

Dans le précédent article, nous avons exploré les distinctions, mais surtout les nombreuses similitudes, entre la cessation de soins vitaux et l'euthanasie appelée « aide médicale à mourir ». Il est difficile de ne pas penser à faire le parallèle avec le cas complexe de l'avortement. Le Canada est un des quelques pays du monde où cet acte n'est sujet à aucun encadrement légal. En effet, depuis l'invalidation en 1988 par la Cour Suprême de l'article du Code criminel sur l'avortement, aucun projet de loi n'a réussi à être adopté à ce sujet. En d'autres mots, toute femme peut recevoir un avortement, et ce, pour quelque raison que ce soit.

Cette situation se différencie des nombreuses conditions qui devront être remplies pour bénéficier de l'aide médicale à mourir (si le projet de loi entre éventuellement en vigueur). Entre autres, la personne devra être atteinte d'une maladie grave et incurable en déclin avancé amenant des souffrances physiques ou psychiques constantes et ne pouvant être soulagées de manière tolérable. Ces restrictions sont considérables, mais aucune d'entre elles ne semble abusive, car l'aide à mourir, si elle veut pouvoir se qualifier de médicale, ne doit

survenir que lorsqu'elle amène l'amélioration de la qualité de vie du patient. Paradoxal ? On le rappelle, *primum non nocere* (d'abord ne pas nuire).

Ainsi, le débat sur l'euthanasie en est un de nuances. La question ne tourne pas autour du oui ou du non, mais plutôt du quand et du comment. Dans le débat sur l'avortement, de telles subtilités sont quasi inexistantes laissant place à une certaine dichotomie. On se retrouve à devoir choisir entre le camp des pro-vie ou des pro-choix. Pourtant, il semble, comme dans bien des situations de ce genre, que la réponse se retrouve en un juste milieu.

Lorsqu'une femme a été victime de viol ou lorsque sa grossesse met sa vie en danger, on trouve rarement quelqu'un pour remettre l'avortement en question. À l'inverse, lorsque la terminaison de grossesse est pratiquée uniquement en raison du sexe du fœtus, beaucoup de gens sont prêts à monter sur les toits. Évidemment, vous pensez que je parle du cas de la Chine : « J'ai vu des couples opter pour l'avortement simplement parce qu'ils n'avaient que des garçons et voulaient une fille

comme dernier enfant, ici au Québec. », me dit Édith Masse, médecin néonatalogiste au Centre Hospitalier Universitaire de Sherbrooke (CHUS). « Récemment? », demandais-je un peu abasourdi : « Fréquemment. On ne devrait tout simplement pas donner le sexe du fœtus. » En Chine, on peut tenter de justifier une telle action en considérant que seuls les fils permettent d'assurer l'avenir financier de leurs parents, mais, au Québec, les raisons évoquées semblent bien superficielles.

En assumant que l'avortement est acceptable en cas de viol, mais questionnable lorsque basé uniquement sur le sexe (notez qu'au Québec, l'avortement n'est pas restreint), on en déduit qu'il existe quelque part entre les deux un point, une limite qui demande à être trouvée tel qu'avec l'euthanasie. Comme piste de réflexion, regardons les derniers critères d'éligibilité à l'aide à mourir, critères s'appliquant à tout acte médical : la personne doit être « apte » et fournir un consentement « libre » et « éclairé ». Le critère de consentement « libre » implique que la personne n'agisse pas en raison de la pression venant de son environnement. Un exemple connu serait celui du Témoin de Jéhovah refusant des transfusions par pressions de sa communauté religieuse. Le consentement doit, de plus, être « éclairé » c'est-à-dire que le patient doit disposer de toutes les informations nécessaires à juger de sa situation comme son espérance de vie ou ses chances de guérison. Enfin, il est « apte » s'il possède le jugement pour analyser ces informations et s'il possède encore la capacité d'exprimer ses volontés.

Avec l'avancée de la technologie, de nombreuses maladies peuvent maintenant être dépistées chez le fœtus. Dans les cas de maladie grave, l'avortement vient évidemment en tête et celui-ci, dans certaines situations, remplit très bien les critères de maladie incurable, amenant des souffrances physiques intolérables, du projet de loi Mourir dans la dignité. Par contre, le consentement apte, libre et éclairé est bien entendu absent. On y réfléchit deux semaines, et on s'en reparle.

Notes

La partie III traitera de la mort chez les nouveau-nés et chez les enfants.

La partie IV permettra de discerner l'idéalisme du réalisme, entre autres en considérant les problèmes légaux que cela pourrait engendrer.

Voir au-delà du jeu

Diplôme en développement du jeu vidéo

Programme de 2^e cycle offert au Campus de Longueuil

Défi audacieux de 9 mois entre super développeurs

Axé sur la conception, le développement et la programmation C++ des jeux vidéo

Pour des passionnés d'informatique

Accès direct au laboratoire de pointe en développement de jeu par le métro Longueuil-Université-de-Sherbrooke.

Apprenez en plus :

#ddjv

@Cefti_UdeS

+CeFTI

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

Voir au futur



USherbrooke.ca/cefti/jeuvideo



LES NATIONS-UNIES ET LE CONSEIL DE SÉCURITÉ

LES DÉFIS DE L'ÉDIFICATION D'UNE COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE (PARTIE II)

Julia Poulin

PORTRAIT D'UN GOUVERNEMENT À VOCATION UNIVERSELLE

Dans le temple des Nations-Unies, les membres permanents du Conseil de sécurité sont les gardiens d'un idéal. Cet idéal, c'est celui de la réalisation de la paix et de la sécurité mondiale qui devrait en principe les conduire à agir résolument et en synchronicité avec tous les membres de la communauté internationale. En pratique, toutefois, de nombreux défis tendent à corrompre la poursuite de cet objectif. Plusieurs se questionnent d'ailleurs sur le bien-fondé de cette institution vieillissante et sur l'efficacité de celle-ci qui, le 24 octobre dernier, a célébré son 69e anniversaire de création depuis l'entrée en vigueur de la Charte des Nations-Unies en 1945. Cet événement permet un moment de réflexion pour célébrer les réussites de l'Organisation, mais aussi pour soulever l'existence d'obstacles et de faiblesses qui s'interposent sur le chemin de la paix.

À notre tour, en tant qu'observateur jouissant d'une perspective externe pour juger de cette institution, c'est un moment tout indiqué pour s'interroger au sujet des motivations sur lesquelles reposent les décisions adoptées par le Conseil de sécurité. L'humain se trouve-t-il encore au cœur des choix du Conseil de sécurité où l'intérêt de celui-ci tend à plier vis-à-vis des considérations nationales des membres permanents ? Le Conseil de sécurité fait face à de puissantes critiques à l'égard du mécanisme de droit de veto, sans parler du fonctionnement antidémocratique et archaïque de l'organe.

MINANT LA POURSUITE DE L'INTÉRÊT COMMUN

Il est de mon avis qu'en 2014, le veto apparaît comme une pratique totalement archaïque et contraire aux principes d'égalité et de démocratie que l'Organisation s'évertue à instaurer planétairement. Ce sont encore les pays les plus puissants qui ont le plus de chance de faire valoir leur avis sur la scène internationale et qui, ultimement, dominent celle-ci par des stratégies douteuses et une ligne directrice profondément discutable. En effet, qui sont la Russie, la Chine, la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis pour dicter quelles seront les interventions de la communauté internationale alors que cette composition des membres permanents est inchangée depuis ces 69 années et reflète toujours les réalités politiques et militaires de la Deuxième Guerre mondiale ? On remarque, d'ailleurs, au sein même du Conseil de sécurité des pratiques contradictoires. D'un côté, nous avons les principes d'égalité et de démocratie illustrés par le droit de vote égal des membres non permanents et la composition hétérogène de ce sous-groupe où on exerce une rotation et un souci de représentation de tous les continents. De l'autre, nous avons les 5 Tout-Puissants, qui n'ont jamais été délogés et dont l'arbitraire diplomatique n'a aucune limite grâce à leur veto.

En toute logique, pour exercer cette mission de paix et de sécurité dans le contexte d'aujourd'hui, les membres permanents du Conseil de sécurité devraient refléter les réalités de l'émergence de nouveaux leaders tels que le Japon, le Brésil, l'Inde, l'Afrique du Sud, etc. Je ne dis pas que ces pays changeraient la donne et n'utiliseraient pas leurs nouvelles prérogatives pour servir leur intérêt national ou gagner au jeu des rivalités politiques... Cela dit, j'estime qu'un vent de changement au sein de cette institution serait bénéfique pour tous, ne serait-ce que pour affirmer que le monde d'aujourd'hui est radicalement différent et que celui-ci prend des mesures concrètes pour pallier à ce changement.

En définitive, notons que les défis sont nombreux, car tous les pays portent avec eux un lourd bagage historique chargé d'une culture unique, d'une religion qui leur est propre, d'alliés et d'ennemis incontestables et de maux économiques et sociaux.

Tout d'abord, nul ne peut nier que la logique de l'intérêt national domine fortement les décisions et biaise celles-ci par l'exercice du droit de veto des membres permanents. Ce mécanisme est un privilège accordé à un pays afin d'arrêter unilatéralement une décision commune, ce qui s'ensuit d'un pouvoir illimité de blocage octroyé aux gouvernements qui les détiennent. Tel que l'histoire a pu nous le démontrer, de grands pouvoirs impliquent de grandes responsabilités. À chaque fois qu'un pays utilise ce privilège, que ce soit à des fins politiques, dans le but de protéger un gouvernement allié ou de servir ses intérêts nationaux, on empêche ou on restreint la réaction de l'ONU face à des situations critiques où les conséquences humaines devraient être au cœur des préoccupations. L'histoire nous a aussi appris que bien souvent l'ONU en ressortait peu outillée pour faire face aux tensions entre les pays. Nous n'avons qu'à penser au génocide rwandais ou à celui de Srebrenica, au conflit syrien lorsque les interventions américaines ont été contrées par le veto russe ou encore les initiatives prises dans le cas du conflit israélo-palestinien où les États-Unis ont exercé leur veto onze fois pour bloquer les ingérences menaçant la souveraineté de leurs alliés. Bref, tout porte à croire qu'un tel outil n'a jamais été utilisé de façon légitime...

Néanmoins, je partage une vision humaine de cette immense plateforme internationale qu'est l'ONU, qui, il y a de ça 69 ans, a décidé de vivre avec cette pluralité de nations et de tendre vers l'harmonisation des nations au profit d'une paix mondiale durable.

L'ONU doit continuer de tenir une vision humaine, parce qu'entre les échecs et les réussites, l'hostilité et l'acclamation publique, les événements tragiques et les moments de gloire, la stagnation et l'évolution, je souhaite que cette institution se relève de ces moments de faiblesse, se corrige et se réforme. Plus important encore, je souhaite qu'elle ne cesse jamais de lutter pour rendre les marginaux et les vulnérables maîtres de leur avenir en trouvant un terrain commun pour édifier une fraternité humaine.



SECTION SOCIÉTÉ

Je ne deviendrai jamais comptable

Cotisations étudiantes, prêts étudiants, CELI, REEE et autres PAPSC (patentes administratives pas super claires) : où va notre argent ? Être étudiant, c'est un peu comme être une entreprise semi bien gérée : on a des actifs (argent, meuble, nintendo 64 et quelques points metro), du passif (prêt étudiant, dette à « papa-maman ») et une expérience pas très pertinente en gestion de fonds.

Marc-André Lafrance

Au secondaire, c'était facile. Nos dépenses consistaient pas mal en collations et en billets de cinéma. Mais à l'université, tu commences à prendre des habitudes, il y a un rythme de sorties imposé que tu dois suivre si tu veux avoir une vie sociale pour les trois prochaines années. Y'a jamais eu une bonne histoire qui a commencé par : « Il était une fois, je pouvais pas sortir parce que je devais économiser pour une prise à MacBook. » On développe un rythme de vie dans lequel les loisirs grugent une grosse part de notre budget.

Et tout ça transparait dans notre vie quotidienne. On commence à juger nos dépenses en fonction de la bière qu'on pourrait acheter : « ouin, les Twizzlers sont en spécial à 4,95\$ pour le format familial, mais avec cet argent-là, je peux me payer deux bières au 4@7 » ou encore « soit je prends une caisse de Coors Light et un paquet de pizza pochette ou je prends une caisse de Stella Artois. » Tu commences à compter ton budget en bières comme avant tu comptais ton argent en billets de cinéma. Des dilemmes classiques entre deux faux besoins. En fait, quand t'es étudiant, tes goûts sont principalement définis par ta capacité à faire des compromis. T'aimes pas tant les raviolis, mais ce sera toujours

moins cher que la terrine *fancy* que tu mettais sur tes toasts quand t'habitais chez tes parents. Des fois, j'aimerais bien pouvoir gérer mes avoirs comme si je participais à l'émission *Le Banquier* : au bout de deux épisodes où j'ai réussi à ouvrir la valise de l'appartement décent et celle du *char* avec une prise pour brancher mon iPod, j'ai finalement une offre du Banquier. Il m'offre un prêt étudiant remboursable après mes études ainsi qu'une carte de crédit avec remise chez Bureau en Gros. Julie et moi, on hésite. L'offre est attirante, mais en même temps, peut-être que ma valise contient la fameuse *job* de *busboy* au resto Mia Pasta ou encore la bourse d'engagement étudiant pour la fois où j'ai planté un arbre au cégep.

Je refuse l'offre. Je vis dangereusement. Julie *ca-pote*. Le jeu continue et je joue de malchance : j'ai ouvert la *job* au Mia Pasta et il ne reste plus que deux valises, dont la mienne. Soit j'ouvre la bourse étudiante, soit j'ouvre la *job* comme moniteur de camp de jour. Le banquier va me laver.

« Il t'offre un prêt étudiant moindre sans carte de crédit », me dit l'animatrice. C'était sûr. Je vais le prendre, c'est pas mal ma meilleure option.

Prendre des décisions financières à notre âge, c'est faire des choix parmi plusieurs choses qui se ressemblent, et une fois la décision prise, les autres disparaissent. Tu veux un beau *char*, mais tu ne pourras plus meubler ton appart avec un bureau...

Alors qu'il m'amène mon chèque géant (comme il devrait toujours faire au *Banquier*), le décor se transforme et je suis rendu sur le plateau de « qui veut sa part de mon chèque », un jeu pas mal moins divertissant, en tout cas pas pour moi.

Le concept est simple : je me retrouve au milieu de plusieurs participants qui veulent tous une partie de mon chèque. Parmi les participants, on retrouve : mon recteur qui veut mes frais de scolarité, mon représentant *d'asso* qui veut mes cotisations, mon proprio qui veut mon loyer, mon ami de *pool* à qui je dois 20\$, ma blonde, mon coloc, mon caissier chez IGA, mon équipe de hockey... Il me reste probablement autour de 5\$, mais je suis chanceux, les Twizzlers sont en spécial.

L'INTÉGRITÉ : UNE VALEUR POPULAIRE

Arnaud Prud'homme

Depuis le début des années 2010, nous sommes l'audience de commissions d'enquête scrutant l'intégrité de nos élus. En effet, la commission Bastarache avait pour mandat d'étudier le processus de nomination de juges, tandis que la commission Charbonneau enquête sur l'octroi de contrats dans le domaine de la construction. Le mandat de ces deux commissions dépasse la simple recherche de coupables puisque c'est la transparence même de notre système qui est au cœur de ces problématiques.

Pourtant, nos députés, qui sont des acteurs clés de ce système, sont soumis à des contraintes légales par le biais du Code d'éthique et de déontologie des membres de l'Assemblée nationale. Le principe fondamental de ce code veut que l'intérêt de la population du Québec guide chacun des gestes des élus. En cas de manquement, les sanctions sont principalement pécuniaires. Il est toutefois possible qu'un député perde son siège si l'assemblée adopte, aux deux tiers des voix, le rapport du commissaire à l'éthique faisant état de ce manquement et proposant cette sanction. Malgré de nombreux scandales, un tel évènement ne s'est jamais produit. Pourquoi?

Même si le commissaire propose cette sanction, obtenir le deux tiers des voix de l'Assemblée nationale n'est pas une mince affaire. D'abord,

il est peu probable qu'un parti possède à lui seul le deux tiers des sièges. Il faudrait donc qu'au moins deux organisations politiques allient leurs voix. De plus, l'opposition n'a jamais possédé le deux tiers des sièges depuis l'adoption du code en 2010, et ce, même en présence d'un gouvernement minoritaire. La participation du conseil exécutif à cette procédure serait alors nécessaire. Comme les scandales éthiques touchent généralement des membres du cabinet ministériel, cet appui est invraisemblable étant donné que le gouvernement perdrait alors la confiance de la chambre et, du coup, le pouvoir.

Cependant, ce n'est pas parce qu'il est peu plausible qu'un député fautif perde son siège qu'il n'est pas pour autant sanctionné. Cette sanction s'observe dans les médias, les manifestations populaires et les bulletins de vote. Cette peine, c'est la population du Québec qui l'inflige.

Le scandale récent qui éclaboussa le ministre Yves Bolduc est un bon exemple. Ce dernier a quitté la pratique médicale après les dernières élections en touchant une prime pour la prise en charge de nouveaux patients. Toutefois, une partie de ces derniers n'ont jamais été traités par le Dr. Bolduc. Dans pareille situation, la Régie de l'assurance maladie du Québec récupère la moitié de la portion de la prime concernant

ces patients. Bien que tout ce processus soit légal, de nombreux acteurs politiques exigent le remboursement total de la prime et certains réclament même la démission du ministre. De surcroît, les médias ne cessaient de le talonner à ce sujet et les commentaires de citoyens à son égard se firent des plus virulents. Devant une telle pression, M. Bolduc décida de donner à des œuvres de charité l'autre moitié de la prime qui lui fut attribuée pour les patients qu'il n'a pas traités. Depuis cet évènement, le moindre faux pas du ministre de l'Éducation suffit à faire les manchettes.

Ce scandale et les commissions d'enquête mettent en évidence que les normes juridiques ne sont présentement pas à la hauteur des aspirations populaires en matière d'éthique. Il va sans dire que la joute politique constitue un important frein à la résolution de ce problème. Néanmoins, la tâche de réédifier le droit en fonction de la volonté citoyenne et de rétablir son statut de gardien de la Justice incombe aux élus. Cette tâche n'appartient pas à un seul parti ni à une seule idéologie. Elle est l'affaire de tous.



819 346-1254
Télec.: 819 346-1423

1970, 204 rue du Montagnais - Sherbrooke

www.

lemontagnais

.com

VILLAGE UNIVERSITAIRE

LOCATION D'APPARTEMENTS

2 1/2 - 3 1/2 - 4 1/2 - 5 1/2 et chambres

Éditorial

CAMPUS

LE POUVOIR DE LA GRÈVE



Photo: Alexandra Basque

**Alexandra
Basque**

L'Université de Sherbrooke n'était pas à son premier conflit qui dégénère en un arrêt de travail. Plus d'une grève est venue perturber le calme habituel du campus, très souvent au sujet du renouvellement de la convention collective des employés. Regard sur les conflits précédents à l'UdeS.

1998

La dernière grève déclenchée par le Syndicat des chargées et des chargés de cours de l'Université de Sherbrooke (SCCCUS) remonte au 12 novembre 1998. Le SCCCUS demandait des normes plus strictes en ce qui concerne l'affichage des cours offerts aux chargés de cours ainsi qu'un respect de l'ancienneté - deux aspects qui sont revenus sur le tapis cette année. L'arrêt de travail de 1998 durera 2 semaines et 3 jours avant que les membres du syndicat acceptent l'offre patronale. Malgré cette perturbation des cours, la session s'était terminée comme il était prévu, le 18 décembre.

2005

Quelques années plus tard, c'est au tour des étudiants d'exprimer leur mécontentement, non pas à l'égard de l'Université de Sherbrooke, mais envers le gouvernement Charest (surprise!). Quelque 9000 étudiants de l'UdeS ont fait la grève durant environ 6 semaines pour manifester contre les coupes de 103 millions de \$ dans le régime d'aide financière aux études. Avec près de 250 000 étudiants descendus dans les rues, cette grève était, à l'époque, « le plus vaste mouvement de grève étudiante de l'histoire du Québec ».

2011

Six ans après la grève étudiante, le Syndicat des employées et des employés de soutien de l'Université de Sherbrooke (SEESUS) déclenche une grève qui ne perdurera pas moins de quatre mois, du 26 août au 14 décembre, soit durant la session d'automne complète! Encore une fois, cette grève résultait des négociations infructueuses au sujet du renouvellement de la convention collective du SEESUS et des insatisfactions sur le plan des équités et des grilles salariales.

Comme le stipule le Code du travail, seuls des cadres peuvent effectuer les tâches du personnel en grève;

ainsi, les 140 cadres de l'UdeS avaient tenté de pallier l'absence des 1 400 employés de soutien, notamment en élaborant des comptoirs d'urgence. Il va s'en dire que le bon fonctionnement des cours et que l'accès aux services ont été affectés.

Les négociations entre le syndicat et la partie patronale avaient tardé à se mettre en branle de façon sérieuse, et tout comme dans le conflit auquel les chargés de cours font face aujourd'hui, un conciliateur fut engagé pour faire avancer le dossier.

« Comme 2012 l'a démontré, on sait quand une grève commence, mais on ne sait jamais quand elle se terminera... »

2012

Nul besoin de faire un retour sur les événements du printemps érable. Cependant, le souvenir de cette longue grève peut inquiéter les étudiants sur le dénouement de leur présente session. Comme 2012 l'a démontré, on sait quand une grève commence, mais on ne sait jamais quand elle se terminera...

DES MENACES

Dans certains cas, l'annonce de menace de grève était parvenue à faire débloquent les négociations et à trouver un terrain d'entente plus rapidement. Ce fut notamment le cas à l'UdeS, en 2002, alors que les professeures et professeurs titulaires menaçaient de faire la grève si les négociations sur leur convention collective n'aboutissaient pas. L'Université proposa une offre qui fut acceptée à 68% par les membres du syndicat, et en 2004, dans les mêmes circonstances, le SCCCUS accepta l'offre patronale à 86% alors qu'il menaçait de faire la grève.

MOYEN DE PRESSION PAR EXCELLENCE

Quelques conclusions peuvent être tirées de la comparaison des différents conflits:

1. La grève est le dernier moyen dont disposent les travailleurs pour obtenir entièrement ou partiellement leurs demandes, et cet exercice du droit doit être respecté. Comme nous l'avons vu, la grève découle souvent de négociations infructueuses.

2. La grève, ce n'est pas du bonbon pour personne. De un, les grévistes n'empochent pas de salaire durant l'arrêt de travail; ils reçoivent certes une compensation, pour autant qu'ils participent à un certain nombre d'actions de manifestation. Lors de la grève du SEESUS en 2011, le syndicat déboursait 325 000\$ par semaine, à raison d'une indemnisation hebdomadaire de 375\$ par syndiqué. De deux, les étudiants peuvent payer cher le coût d'une grève du personnel enseignant, quoiqu'une session se soit rarement, voire jamais, vue annulée.

3) Une grève impliquant du personnel enseignant qui perturbe les cours semble faire arriver à une entente plus rapidement (2 semaines en 1998 avec les chargés de cours contre 15 semaines en 2011 avec le personnel de soutien). L'Université aurait-elle comme stratégie de faire piétiner les négociations le plus longtemps possible, par souci d'économie, jusqu'à ce que la situation devienne nuisible pour les étudiants ou pour le bon fonctionnement du système?

Bref, la grève du SCCCUS de 2014 n'entrera probablement pas dans l'histoire, avec à peine une durée de deux jours. Le déclenchement du moyen de pression ultime aura occasionné l'accélération des négociations et aura permis de conclure une entente rapidement, fort heureusement avant que les étudiants en paient le prix.

Idaho, États - Unis

LES EXTRÉMITÉS

J'ai un gros problème avec les extrémités. Je veux dire par là que je m'excite facilement pour les débuts pis les fins de choses.

Quand j'ai eu à choisir où j'allais partir pour mon échange étudiant, j'ai regardé un peu partout : Oregon, Alaska, B.C., Norvège, Floride... Je cherchais pour un bout de continent avec une allure de bout du monde, une place où il y aurait un océan, une frontière, une limite quelconque qui me dirait : « C'est bon mon gars, t'as vu le bout, vire de bord asteure. » Mais quelque part entre ici et là, j'ai mis mon doigt sur la ville de Moscow en Idaho, *pis* c'est ici que j'ai fini par aboutir. Moscow, Idaho - *Home of Nothing*.

LE TRAJET

Je venais de traverser près du trois quarts de l'Amérique et je ne savais pas trop à quoi m'attendre quand j'ai passé la pancarte *Welcome to Idaho*. J'ai longé la 12 Ouest, bien excité par la *Clearwater river*, les feux de forêt et les *hot springs*, jusqu'à ce que les arbres commencent à disparaître pour laisser place à un désert de foin jaune. Peu de temps après, je suis arrivé dans l'élégante ville papetière de Lewiston. Pour vous donner une idée, Lewiston c'est comme un gros *East Angus*. Je veux dire par là, c'est *laite* *pis* ça sent l'*yabe*. Bref, il me restait 20 miles à faire et j'avais l'impression que le décor périlait sans bon sens. Une trentaine de minutes plus tard, je mettais les pieds à Moscow. Moscow, Idaho, - quand t'es perdu, t'es rendu - pays des vallons dorés et du ciel bleu éternel, fief de l'ennui tranquille.

LE DÉBUT

Les premiers jours, j'ai eu droit à l'accueil pour les étudiants internationaux. On était autour de 300 étudiants, 98% d'entre nous étaient Brésiliens, 100% se demandaient ce qu'ils *sacraient ben là*. « Why did you chose Idaho ? », je demandais; « Idaho chose me ! », on me répondait. Parce que l'*University of Idaho* accueille tout le monde sans exception, la place devient une destination de choix pour ceux qui n'ont nulle part où aller. J'étais le seul, semblait-il, qui s'était laissé convaincre par les cours de rafting et la qualité de la pêche à la mouche.

Les premières semaines ont été un intense amalgame de découvertes, de nouvelles rencontres, d'adaptations et d'explorations. J'ai passé ces premières semaines-là dans la frénésie absolue. Je suis finalement tombé en amour 500 fois avec tout ce qui m'entourait, avec l'énergie des Brésiliens, avec la gentillesse des Américains, avec la complicité de mes *partners* de voyage Ève et Sabrina. J'en suis venu à chérir les collines jaunes, les couchers de soleil qui fredonnent la *toune* de Lucky Luke et les rivières mythiques des expéditions de Lewis et Clark.

PIS LÀ

Puis, après le début *y'a* un milieu. Je suis un gars d'extrêmes coincé au milieu d'un *trip* au milieu de l'Amérique. J'ai prétendu ici que la pluie était un mythe, et pour longtemps j'ai cru qu'on m'y

donnerait raison. Mais novembre est partout pareil, et ici aussi, après deux mois de soleil et de ciel bleu, les feuilles sont tombées et le thermostat avec. Depuis quelques semaines, il se passe doucement rien. Mes cours de vélo de montagne et de rafting sont finis, il me reste juste du tranquille. Et c'est correct comme ça.

Voyager, c'est une affaire. Voyager, c'est avoir le choix de partir quand on veut, de courir après les débuts et de choisir sa fin. Voyager, c'est vivre sans milieu. C'est chercher le bout et partir de l'autre bord quand on l'a trouvé. Étudier à l'étranger, ce n'est pas voyager, c'est vivre. C'est quatre mois d'une vie passés quelque part. C'est accepter qu'à un moment donné, ton entourage va devenir ordinaire.

J'ai un gros problème avec les extrémités, mais en attendant la fin, l'Idaho *pis* moi on s'entend bien. Ici, les prairies sont *gold*, le ciel est bleu tout le temps, sauf en novembre, le monde est *smath*, et la pêche à la mouche est bonne. Au final, l'Idaho c'est sans promesse, mais tu tombes en amour pareil..

Émile David,
en direct de l'Idaho



CARNET DE VOYAGES

Dossier Spécial

NOS ÉTUDIANTS ENTREPRENEURS ET INNOVATEURS

MATHIEU HAINS, UN ÉTUDIANT PASSIONNÉ PAR LA VIE

Vanessa Racine

Mathieu Hains a été l'un des six étudiants de l'Université de Sherbrooke à recevoir la médaille du Lieutenant-gouverneur du Québec pour la jeunesse en avril dernier durant la cérémonie de remise. Mais ce n'est pas sa seule réussite cette année! Il a aussi été l'un des neuf finalistes dans la catégorie Personnalité 1er cycle pour la bourse Forces Avenir. Ce prix est décerné aux étudiants de 1er cycle s'étant distingués par l'équilibre entre la réussite de leurs études et leurs réalisations personnelles et sociales. Et cet étudiant ne manque pas d'implication dans toutes sortes de projets et d'organismes!

LE PROJET RECYCLE TON JARDIN

Étudiant en médecine, Mathieu Hains, originaire de Sherbrooke, a mis sur pied le projet Recycle ton jardin, sous la forme d'une vente de plantes recyclées. L'événement a eu lieu les 18 et 19 mai derniers à Sherbrooke. Les profits amassés sont allés à l'organisme Action Saint-François, un organisme œuvrant au cœur de la région sherbrookoise. « Plusieurs personnes au sein de l'organisme ont été directement impliquées dans le projet : ce fut un grand travail d'équipe. Dans un premier temps, nous demandions aux citoyens de venir porter des dons de plantes dont ils veulent se débarrasser, et dans un deuxième temps, nous faisons une vente à prix réduit avec les plants recueillis, le tout au profit de l'organisme », explique Mathieu Hains. Plusieurs commanditaires et partenaires ont également contribué à l'événement en donnant des plantes, ce qui a grandement aidé à augmenter la variété offerte aux clients.

Quand on lui demande ses motivations à démarrer un tel projet, il répond d'emblée : « Quand il s'agit de démarrer un projet innovateur et ambitieux, mon désir de changement est au rendez-vous. En effet, ce qui m'a réellement amené à développer ce concept a été l'opportunité de démarrer quelque chose de nouveau qui apportera un certain avancement dans la communauté. Existe-t-il une meilleure façon de sensibiliser une population sur l'importance du recyclage sous toutes ses formes? » Son projet ambitieux lui a d'ailleurs permis de ramasser des profits totaux de 1500 \$ pour l'organisme : une grande réussite !

UN ÉTUDIANT ENGAGÉ

Mathieu Hains affiche cette détermination et ce regard fonceur propres aux personnes souhaitant redonner à la collectivité, comme on a pu le voir plus haut. En plus de toutes ses occupations, cet étudiant est aussi président du Groupe d'intérêt en médecine familiale où il coordonne différentes activités, en plus d'assurer la communication avec les autres groupes d'intérêt en médecine familiale au Canada par le biais de rencontres nationales. Il œuvre également au sein du groupe québécois de l'*International Federation of Medical Students' Associations* (IFMSA-Québec) à titre de coordonnateur national des échanges cliniques. Mais ce n'est pas tout! Mathieu Hains est, en plus, membre du comité de stages de la Faculté de médecine et des sciences de la santé de l'UdeS. Finalement, il fait aussi partie de la troupe *Broadway FMSS* en utilisant ses talents de comédien pour soutenir une cause.

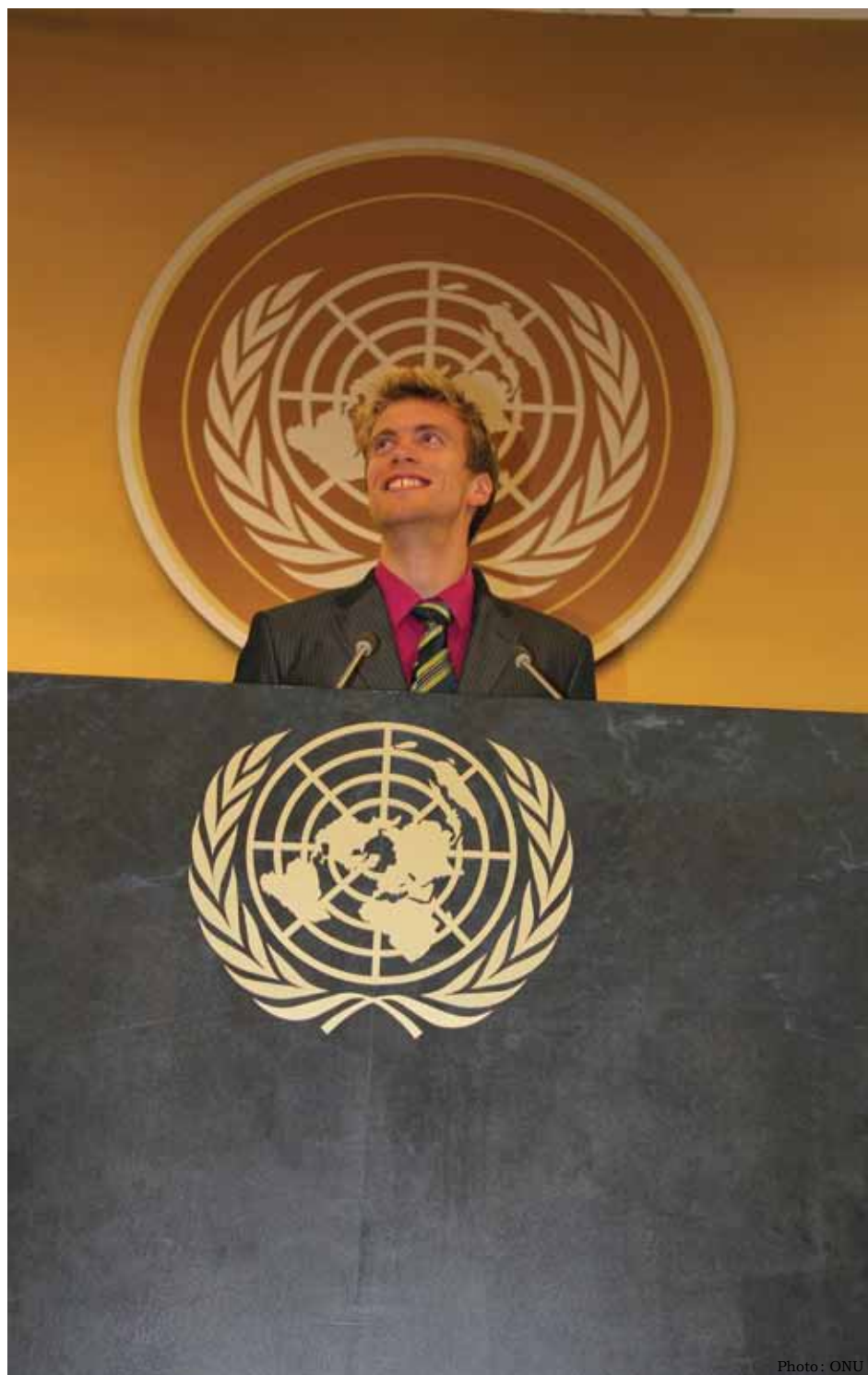
Quand on lui demande où il prend le temps pour s'impliquer dans tous ces projets différents, Mathieu Hains n'hésite pas à répondre : « Il n'y a pas de limites quand on est organisé et qu'on aime ce qu'on fait. Je dois dire que toutes mes activités parascolaires, académiques et de loisir forment ensemble un équilibre de vie que j'ai appris à apprécier grandement depuis plusieurs années. Il faut savoir mettre ses priorités au bon endroit. »

Finalement, Mathieu Hains termine en donnant ce conseil aux étudiants qui désirent aussi développer leur propre projet : « Ça peut vous paraître idiot, ridicule, irréalisable... mais non. Ça marche. La

pire chose qui puisse vous arriver quand vous démarrez quelque chose de nouveau, c'est que ce soit un échec. Mais encore là, vous aurez acquis une grande expérience personnelle qui vous suivra toute votre vie. Bien sûr, en s'impliquant bénévolement dans un nouveau projet, on ne ramasse pas un sou. Mais on reçoit bien plus : la satisfaction personnelle d'avoir changé quelque chose et d'avoir fait avancer la société. »

À PROPOS DE FORCES AVENIR

Forces Avenir est un concours interuniversitaire qui récompense l'engagement bénévole des étudiantes et étudiants depuis 1999. Sa mission vise à reconnaître, à honorer et à promouvoir cet engagement dans des projets qui contribuent à la formation de citoyens conscients, responsables et actifs, à la fois enracinés dans leur collectivité et ouverts sur le monde. Cette année seulement, Forces Avenir a distribué 114 000 \$ en bourses.



SECTION CAMPUS

Intrusion dans l'univers des Jeux

Chaque année, des centaines d'étudiants d'un même domaine, mais de différentes universités, se rassemblent pendant quelques jours pour faire connaissance, compétitionner, apprendre et, surtout, avoir du plaisir. Que sont ces mystérieux événements? Ce sont les Jeux!

Maude Robitaille

De nombreux programmes à l'Université de Sherbrooke participent à des jeux interuniversitaires. Parmi ceux-ci, on compte les Jeux de la communication, les Jeux de Génie, les Jeux du Commerce, les Jeux-ridiques, l'Omniium financier, le Symposium GRH (gestion des ressources humaines) et j'en passe. Malheureusement, les Jeux sont souvent méconnus des étudiants; laissez-moi vous éclairer sur le sujet!

Les compétitions universitaires demandent des efforts et du temps. En effet, plusieurs sont assez performantes et exigent une certaine préparation de la part de chaque participant. Seulement, mis à part quelques beaux mots à marquer dans son curriculum vitae, qu'est-ce qu'un étudiant peut retirer d'une telle expérience? Selon Philippe Boisvert, le VP Communications et relations publiques des Jeux de Commerce, « en plus des nombreux contacts que [les étudiants] peuvent se faire pendant la compétition, les participants s'habituent au travail d'équipe sous pression. » Il s'agit là d'un aspect non négligeable dans de nombreux domaines.

Plusieurs Jeux sont également pris au sérieux par les entreprises du milieu, qui jouent souvent le rôle de juges et profitent de la compétition pour recruter d'éventuels employés. C'est l'occasion idéale pour tenter de se démarquer!

Malgré l'aspect très académique de certains Jeux, l'ambiance hors compétition est plutôt légère et amicale, et on y fait de très belles rencontres.

Les Jeux-ridiques, aussi appelés *Law Games* se démarquent par leur aspect davantage sportif que scolaire. Ils regroupent près de 700 étudiants de 20 écoles de droit à travers le Canada et plus de quinze sports y sont pratiqués, du flag football au ballon-chasseur en passant par le waterpolo sur tubes. L'ambiance est ainsi très festive. Cette compétition fait, par contre, l'objet d'une controverse au sein du programme de droit à Sherbrooke. Certains remettent en question la pertinence de ce genre d'activités et s'offusquent que

les associations étudiantes financent des jeux basés essentiellement sur le sport et l'alcool. Des rumeurs ont même été répandues dans le programme sur la manière dont les participants des *Law Games* sont sélectionnés.

Il semblerait que, l'an dernier, certains candidats aient été choisis parce que des membres de leur famille pouvaient commanditer de grosses sommes d'argent aux Jeux ou parce qu'ils avaient eu des relations sexuelles avec des membres du comité. Par contre, le président du comité des Jeux-ridiques, Sébastien Daviault, dément toutes ces rumeurs. Il admet que, dans les années passées, si les candidats pouvaient offrir des commandites, ils étaient avantagés par rapport à d'autres, mais il affirme que « personne n'a acheté sa place dans les Jeux-ridiques ».

D'autres jeux se voient critiqués sur l'aspect *party* de la chose. L'université étant un lieu d'étude, il est normal de se demander s'il est approprié de l'associer à des beuveries.

Seulement, en dépit de la controverse qui entoure ces événements, les participants des Jeux retirent évidemment beaucoup de plaisir de leur expérience. De belles amitiés – de même que des couples! – se créent, des liens forts se développent au sein de la délégation, et renforcent le sentiment d'appartenance à son université et son programme. Les Jeux ne sont certes pas faits pour tout le monde, parce qu'ils demandent du temps, des efforts, des concessions, etc., mais ils permettent certainement aux participants de vivre une expérience inoubliable, laquelle se présentera uniquement lors de leur passage à l'université.

Je conseille donc à tout étudiant de s'informer sur les Jeux disponibles dans leur faculté, de même que sur leur nature. S'il y a une expérience à vivre à l'université, pour *tripper* à fond avec les étudiants de son programme et pour mettre à l'épreuve ses acquis, c'est bien les Jeux! Vous pourriez très bien faire de belles découvertes!



AU-DELÀ DU RÉFÉRENDUM

Rodrigue Turgeon

Cet article vous est présenté afin d'éclaircir votre compréhension de l'actualité politique universitaire. Afin d'éviter toute subjectivité, nous nous limiterons à l'étude des faits historiques qui ont façonné le paysage des associations universitaires jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, nous serons mieux outillés pour anticiper ce qui nous attendra à la suite du dépouillement des votes, et ce, peu importe les résultats. D'emblée, gardez à l'esprit ce que la réalité géographique oblige : l'Université de Sherbrooke est identifiée à l'échelle provinciale comme étant une université régionale.

HISTORIQUE

Au lendemain de la grève étudiante de 2005, la Fédération Étudiante des Universités du Québec (FEUQ) réunissait pratiquement toutes les associations universitaires québécoises. Mais comme c'est souvent le cas après une bataille perdue, le mouvement uni qu'était la FEUQ commença à se fragmenter. On note une demi-douzaine de désaffiliations d'associations étudiantes de 2005 à 2010. De l'Outaouais, représenté par l'AGEUQO, aux membres de l'AGEUQTR en passant par nos concitoyens Sherbrookoises du REMDUS, les premières divisionnaires étaient toutes des associations d'universités régionales. Sitôt désaffiliées, certaines d'entre elles se regroupent en instances supérieures, bien qu'étant de taille plus réduite que la FEUQ. Chose certaine, durant l'ère pré-2012, la FEUQ qui formait jadis un état unitaire voit ses effectifs décroître et ne peut que constater la montée de la formation d'agglomérations d'associations étudiantes régionales.

Et puis vint la grève de 2012. Comme on s'en doute, cette période constitue un moment critique dans la saga des relations universitaires. En janvier 2013, les associations toujours affiliées à la FEUQ se rassemblent pour faire leur bilan d'après-guerre. Soucieuses, quatre associations universitaires régionales (parmi lesquelles figuraient la FEUS et l'AGEUQAT de l'Abitibi-Témiscamingue) présentent un mémoire conjoint visant à ce que leur poids démocratique ne diminue pas à la suite de l'imminente révision de la Politique de gestion des instances de la FEUQ. Une mécontente concernant la position à adopter en ce qui concerne

cette proposition force le report du point jusqu'en août 2013. Entre-temps, la FEUS essuie à la fin mars un revers dans sa première tentative référendaire de désaffiliation par seulement 73 votes.

UNIVERSITÉS MÉTROPOLITAINES, UNIVERSITÉS RÉGIONALES

Au moment de la parution de cet article (mardi le 18 novembre), la FEUQ est principalement constituée d'associations étudiantes d'universités de Montréal auxquelles s'ajoutent deux universités régionales : la FEUS et l'AGEUQAT.

Se pose maintenant la question suivante: existe-t-il une réelle distinction entre associations d'universités métropolitaines et celles régionales? Bien placés pour y répondre, les conseils exécutifs de l'AGEUQAT et de la FEUS, joints la semaine dernière, ont accepté de nous éclairer sur le sujet. Selon l'AGEUQAT, « [les universités régionales n'ont] pas un statut particulier, cependant nous avons des enjeux bien distincts des universités de Montréal ou de Québec. Nous entendons ici des enjeux plus spécifiques aux régions tels que le transport, le manque de logement et le manque de vie étudiante. » Concernant ces deux derniers éléments, rappelons que l'AGEUQAT siège en Abitibi-Témiscamingue. La FEUS affirme quant à elle qu'il existe bel et bien un « statut particulier aux associations régionales. » Julie Chamberland, responsable aux affaires nationales et politiques à la FEUS, enchaîne en rappelant que « dans les grands centres, il n'existe pas de quartier universitaire tel celui que l'on connaît à Sherbrooke. De plus, le service de transport qu'il offre [sic] n'est pas adapté seulement aux étudiants, mais à toute la population. Ici, 60% des usagers de la STS sont des étudiants. »

Au-delà de ces différences apparentes, les associations étudiantes, qu'elles soient de Montréal, de Sherbrooke ou d'Abitibi, sont toutes directement touchées par plusieurs enjeux communs. Pour l'AGEUQAT, « les coupures de budget qui ont été annoncées par le gouvernement dans les universités [...] et les mesures entreprises par ce même gouvernement pour l'austérité » sont l'affaire de tous.

LA TABLE DES RÉGIONS

Si les associations universitaires régionales des quatre coins de la province ne logent plus à la même adresse, elles n'ont pas pour autant cessé de se réunir. En effet, depuis le début de 2014, les associations étudiantes de plusieurs universités régionales - qu'elles soient encore affiliées ou non à la FEUQ - se réunissent autour de ce que l'on appelle la Table des Régions.

« Les associations étudiantes des universités de régions se rassemblent à toutes les sessions pour discuter des enjeux réels régionaux qui peuvent toucher certains campus comme le nôtre » nous explique madame Chamberland. Dans la foulée, elle nous assure que le climat qui y règne en est un « d'écoute, d'entraide et de concertation. »

Cependant, comme l'AGEUQAT nous le rappelle « jusqu'à présent, il n'y a pas de mandat officiel d'affiliation nationale pour les membres de la Table des régions. » En peu de mots, cela signifie que les différentes associations qui y prennent part n'ont pas encore procédé à l'adoption de leur Charte constitutive. Pour la FEUS, cela ne saurait tarder puisque « la prochaine table aura lieu du 6 au 8 février 2015, à l'UQO, où deux jours seront consacrés à travailler sur le projet d'une association nationale. » Les Abitibiens estiment quant à eux qu'elle sera l'occasion d'avoir l'heure juste sur les orientations que le projet prendra : « La prochaine Table des régions permettra aux membres de partir avec la même idée puisque ce sera une journée de concertation et de formulation de la structure de l'association. »

En toute neutralité, que la FEUS se désaffilie ou non de la FEUQ, un fait demeure : sa place à la Table des régions lui permettra dans les deux éventualités de continuer à échanger avec les autres associations étudiantes de la province.

Note : Les informations historiques révélées dans cet article sont extraites du *Mémoire de l'AGED sur la création d'un regroupement des associations étudiantes de régions rédigé par Monsieur Léo Fugazza, représentant de l'AGED au conseil de membres de la FEUS.*

Éditorial

CULTURE

À FORCE DE VOULOIR AVOIR L'AIR, ON N'OBTIENT QUE DU VENT



Photo : Julien Beaulieu

Le divertissement est omniprésent dans nos vies. Et la culture l'est aussi. La distinction entre les deux est difficile à faire, et ça ne semble pas déranger personne.

Julien Beaulieu

C'est dimanche le 9 novembre qu'a été lancée la 75e saison de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke (OSS), dans un Centre culturel tout neuf qui n'attendait que cela. Au programme, des classiques de Bartók, de Debussy et de Ravel. Tout ça était bien loin de la musique répétitive à l'excès qui est populaire de nos jours. Car la musique classique, ce n'est pas du bruit, c'est de l'ART (avec toutes les lettres majuscules qui viennent avec). Ou l'était-ce? Le Boléro, grandiose pièce finale du spectacle, répète tout de même 169 fois la même formule rythmique de deux mesures, auxquelles s'ajoutent les 18 répétitions de la mélodie de 8 mesures. On n'était pas si loin de la « nature à son meilleur », pour reprendre le titre d'une des chansons de Misteur Valaire.

Trop souvent est faite la distinction entre les produits culturels jugés nobles, grands et de bon goût et ceux considérés comme vulgaires et de faible envergure. Et si une telle distinction a sa place, où tracer la ligne de la valeur culturelle? Habituellement, après une journée de travail et d'étude, je vais sur « l'internet » pour me divertir. Or, c'est quoi, exactement, le divertissement? Est-ce nécessairement la culture?

Sur le portail web Canoë, la section *Divertissement* ratisse large : on y retrouve la traditionnelle couverture de la musique, des spectacles et du cinéma, mais aussi une section sur la vie des célébrités, avec les potins qui suivent. De la même manière, *ici Radio-Canada.ca* offre une section *Arts et divertissement* traitant elle aussi des productions culturelles d'ici et d'ailleurs, dans tous les formats, dont l'humour et la littérature.

Pour *Destination Sherbrooke*, le divertissement semble correspondre aux différents produits offerts par les cinémas et salles de spectacle de la ville, dont elle fait la liste sur son site. On arrive au même constat lorsqu'on consulte les versions québécoises de *Yahoo* et du *Huffington Post*: le divertissement et la culture ne font qu'un. À en croire mon ordinateur, la culture, c'est finalement « ce qui nous divertit ».

LE MOT « EAU » NE MOUILLE PAS

Le mot « divertir » était, jusqu'au XVIe siècle, synonyme de « détourner ». Pour Montaigne (1533-1592), se divertir revient à se « détourner de ses occupations ». Le divertissement est donc un « détournement » de l'esprit.

De la perspective de Pascal (1623-1662), le

« Or, c'est quoi exactement le divertissement? Est-ce nécessairement la culture? »

divertissement est une façon pour l'être humain de se détourner de sa nature misérable. C'est ainsi qu'il dit, dans ses « Pensées » :

« Mais ôtez leur divertissement et vous les verrez se sécher d'ennui. Ils sentent alors leur néant sans le connaître, car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable, aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti. »

Il rajoute: « Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser. »

Est-ce vraiment pour chasser le malheur que j'écoute un film, le soir, après des heures d'étude? Si le divertissement nous éloigne de l'essentiel, alors qu'est-ce que l'essentiel? Pour Pascal et Montaigne, penseurs chrétiens, le divertissement éloigne l'homme de sa vocation religieuse. Leur raisonnement s'arrête là.

LORSQU'IL VENTE, LA POMME TOMBE LOIN DE L'ARBRE

C'est fascinant comment, dans le langage populaire, le divertissement est passé de quelque chose qui éloigne l'homme de ce qui est important à un concept qui regroupe l'ensemble du contenu informationnel consommé par l'être humain. Le divertissement, de nos jours, n'est pas perçu de façon négative. Il correspond à une industrie florissante en pleine évolution, notamment avec la prolifération de supports technologiques pour les jeux vidéo, la couverture d'événements sportifs et l'âge d'or des festivals estivaux. Celui qui se divertit a accès à des outils interactifs qui maximisent son plaisir.

Et dans la vie, n'est-ce pas ce qui compte, le plaisir? Si on se fie à la logique hédoniste, c'est le cas.

Le divertissement est omniprésent dans nos vies, et cela se fait au détriment de l'étanchéité de la cloison entre information et divertissement. C'est ce que Michel Reha appelle « l'infodivertissement » (*Y&A Magazine*, printemps 2012) : d'une part, l'information est présentée de manière à divertir, et de l'autre, elle porte souvent sur des « produits de divertissement ». C'est encore mieux! On double la dose de bonheur, pour le plus grand plaisir de tous.

Visions Sherbrooke

5 ENDROITS À VISITER À SHERBROOKE

Les choix de Stéphanie

La ville de Sherbrooke est la ville étudiante par excellence. Elle regroupe de nombreux cafés, restos, bars et parcs pour le plus grand plaisir de la communauté étudiante. Pour les plus curieux qui souhaitent connaître davantage leur nouvelle ville d'adoption, sachez que Sherbrooke regorge d'activités et de lieux à découvrir, le tout à des prix étudiants! Nous vous proposons donc, cette semaine, cinq musées à visiter. Pourquoi ne pas profiter de vos moments libres pour en connaître davantage sur l'histoire de Sherbrooke et sur ses artisans?

Stéphanie Bénard

VOICI DONC CINQ COUPS DE CŒUR À NE PAS MANQUER :

MUSÉE DE LA NATURE ET DES SCIENCES DE SHERBROOKE



Photo: Wikipedia

Depuis 2002, le Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke se trouve à quelques pas de la rue King Ouest, au centre-ville de Sherbrooke. Lauréat Or des Grands prix du Tourisme québécois dans la catégorie Attraction touristique – moins de 50 000 visiteurs – le musée offre à tous une expérience originale et de qualité. Ayant pour mission de susciter l'intérêt et l'émerveillement pour la nature et les sciences, le musée propose des expositions dynamiques et accessibles à tous. C'est donc l'occasion parfaite pour sortir le scientifique en vous et pour en découvrir un peu plus sur le monde qui nous entoure. Le musée met en avant-plan des collections issues des patrimoines culturels québécois et sherbrookoïses. L'exposition actuelle, « Cellules souches, pouvoir insoupçonné », vous propose de devenir chercheur d'un jour en manipulant des cellules souches. Vous laisserez-vous tenter par votre curiosité?

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE SHERBROOKE



Photo: solinettebobinette

Situé dans un magnifique bâtiment historique au centre-ville de Sherbrooke, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke abrite trois salles et présente plus d'une dizaine d'expositions annuellement. Il est donc difficile de se *tanner* de visiter cet endroit où la culture domine, avec une touche à saveur régionale. Il s'agit du principal intervenant au niveau de la conservation et de la diffusion des arts visuels dans la région des Cantons-de-l'Est. L'exposition actuelle présente les œuvres de Catherine Bolduc, une artiste multidisciplinaire québécoise. En plus de venir admirer le travail remarquable de cette artiste, vous pourrez visiter l'exposition permanente du musée, *Espaces & Paysages*, sur le thème de l'évolution de l'art du paysage à travers le temps.

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE



Photo : echecs-sherbrookecc

La Société d'histoire de Sherbrooke souhaite d'abord et avant tout susciter l'intérêt et le sentiment d'appartenance des Sherbrookoises et Sherbrookoises pour leur ville et son histoire. Si vous êtes nouvellement résident, la Société vous offre d'en savoir davantage sur le patrimoine historique de la région de Sherbrooke. Pourquoi ne pas sauter sur l'occasion pour devenir de fins connaisseurs de votre ville d'adoption? Vous pouvez en tout temps découvrir des aspects surprenants de l'histoire de Sherbrooke et des contributions des communautés culturelles au développement de la ville, grâce à l'exposition permanente « Sherbrooke, terre d'accueil ».

LE CIRCUIT MÉMOIRE VIVE ET LE CIRCUIT DU VIEUX-NORD

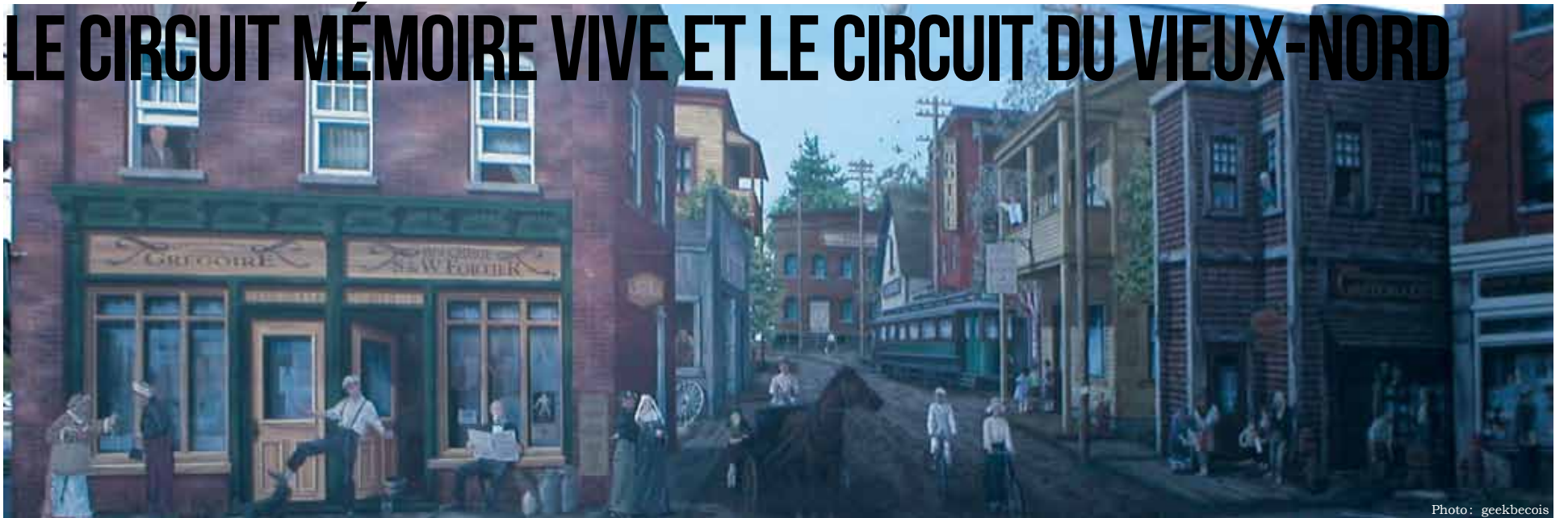


Photo : geekbecois

Ce ne sont pas des musées en soi, mais il s'agit de très belles activités à faire à Sherbrooke pour visiter des coins méconnus de la ville et pour admirer les œuvres de nombreux artistes. Le circuit Mémoire Vive vous propose de découvrir les murales du centre-ville. Accompagné par des vidéos, des animations et des albums de photographies anciennes, vous pourrez vous promener à votre rythme, guidé par un support iPad, et en apprendre davantage sur l'histoire locale et le patrimoine architectural de Sherbrooke. Pour sa part, le circuit du Vieux-Nord vous offre de faire une randonnée à pied dans les rues de Sherbrooke, à l'aide d'une carte et d'un iPod. Vous pourrez découvrir la richesse des lieux d'autrefois et visiter des lieux historiques de ceux et celles qui ont bâti la ville. En bref, ce sont deux activités plutôt originales qui permettent de prendre un peu d'air frais!

CENTRE CULTUREL ET DU PATRIMOINE UPLANDS



Photo : Townshipsheritage

Ce centre d'arts est un petit musée regroupant de nombreuses antiquités et plusieurs expositions. Le Centre culturel et du patrimoine Uplands se situe dans une maison bâtie en 1862 à Lennoxville et se voue à la préservation, à l'appui et à la diffusion des traditions culturelles et historiques des Cantons-de-l'Est. C'est l'endroit idéal pour vivre une expérience tout droit sortie d'une autre époque. Vous pouvez venir admirer l'immense jardin extérieur, les pièces historiques et les expositions temporaires d'artistes locaux et régionaux, et en profiter pour déguster un thé à l'anglaise. Une agréable sortie à faire en bonne compagnie!

SECTION CULTURE

Le Costumier décousu

Mikaëlle Tourigny

C'est beau de voir l'engouement suscité par la fermeture du costumier de Radio-Canada, de constater que les Québécois se mobilisent à la fois pour la préservation de notre patrimoine et pour la primauté de la culture dans notre société. Notre population se sent enfin concernée par les coupes budgétaires qui briment de plus en plus la sphère artistique.

Pour ma part, l'arrivée de cette nouvelle comprime un peu mon cœur de jeune femme : je pense à mon enfance, à quel point les rediffusions de *Fanfreluche* agrémentaient mon quotidien et coloraient mon imaginaire avec ses si jolis costumes! Après quelques minutes de réflexion nostalgique, je tente toutefois de rationaliser la situation : combien de ces 90 000 articles/costumes ai-je eu la chance de voir depuis le berceau? Probablement une cinquantaine, au maximum. Partagée entre l'indignation et le pragmatisme, je décide de sonder des élèves de l'Université de Sherbrooke afin de saisir leurs opinions à ce sujet.

Alors que certains d'entre eux ne connaissent pas vraiment l'affaire, ceux qui peuvent opiner sont assez catégoriques.

D'un côté, plusieurs étudiants perçoivent cette suppression comme un saccage du patrimoine culturel. Une élève au baccalauréat en Communication, rédaction et multimédia ayant déjà visité le costumier qualifie l'endroit « d'impressionnant » et souligne que « chacun des costumes représente une œuvre en soi ». Elle se questionne à savoir ce qui mérite d'être jugé patrimonial et ce qui ne le mérite pas : « Où se situe la ligne? », me demande-t-elle. Et bien, selon Radio-Canada, 72 des 90 000 articles se classent dans le registre patrimonial.

D'un autre côté, certains étudiants déplorent cette situation, mais la caractérisent d'inévitable. Selon un étudiant en Administration des affaires, « le costumier se transformait en un gouffre financier ». Du point de vue d'un étudiant en Droit, l'entretien de costumes, principalement inutilisés, monopolisait de l'argent qui aurait pu être investi dans des projets innovateurs, ou encore dans des productions intéressantes qui battent de l'aile financièrement.

Depuis les festivités du 75e anniversaire de Radio-Canada en 2011, le musée de la Civilisation de Québec abrite déjà 24 de ces costumes, reçus sous forme de dons. Ceux de *Fanfreluche*, *Bobino* et *Paillasson*, entre autres, y séjournent actuellement. Selon *Le Soleil*, Marc Pichette (le directeur des Relations publiques et de la promotion télévision de Radio-Canada) stipule que pour les costumes sans refuge, « la société d'État ira en processus d'appel d'offres auprès des entreprises ayant des activités de costumes, pour que l'ensemble de l'inventaire puisse continuer de servir à la population du Québec et du Canada [...] ». (Houde, 2014) Incarnant le plus vaste entrepôt de costumes en Amérique du Nord, le costumier ne se dispersera pas si

facilement. Espérons que les alternatives de Radio-Canada encourageront les petites entreprises d'ici si un premier tour de table ne trouve pas suffisamment de preneurs. En tant que peuple québécois, ne devrions-nous pas plutôt nous serrer les coudes afin de proposer des solutions plus rentables qui engendreraient une réorientation de notre patrimoine, au lieu de nous rabattre sur une décision, précise et irréversible, considérant les innombrables coupures imposées par le gouvernement? Bien avant le costumier, c'est à la base le concept des coupes qui devrait susciter autant d'émoi. Peut-être est-ce plus facile d'être ébranlé par la perte de matériel patrimonial, produit affectif et tangible? Je réalise que notre population devient tellement saturée de compressions budgétaires qu'elle n'accepte pas que ses racines lui soient dérobées : c'est légitime.

Et si cette suppression déchirante permettait de recoudre le peuple québécois?



QUAND MERCI RIME AVEC SAUCE ST-HUBERT

Le 26 octobre dernier se déroulait à la Place des Arts le 36e Gala de l'ADISQ, présenté par Ici Radio-Canada. Malgré les nombreux prix décernés et l'hommage à Michel Louvain, ce qui aura surtout attiré l'attention sont les remerciements de certains artistes allant chercher leur trophée sur la scène de la Salle Wilfrid-Laurier. Certains sortaient de l'ordinaire, tandis que d'autres récipiendaires ont dû essuyer la critique au lendemain du gala honorant les artistes de l'industrie québécoise de la musique.

Alex Nevsky, trois fois récipiendaires, incluant *Interprète de l'année* et *Chanson pop de l'année*, a semblé manquer de mots pour s'exprimer, tout comme Klô Pelgag, révélation de l'année, qui a certes surpris plusieurs personnes avec son témoignage. Deux artistes qui ont bien fait jaser la communauté médiatique le jour suivant. Richard Therrien, chroniqueur au journal *Le Soleil*, allait jusqu'à dire que les remerciements « étaient particulièrement ennuyeux et mal foutus. À croire que nos artistes ne sont plus capables de remercier convenablement. » Faisons le point.

Des remerciements ; c'est ennuyeux, c'est long, c'est redondant. Que ce soit ceux des Oscars, des *Grammys* ou de n'importe quel autre gala, le résultat est le même. D'un côté, les remerciements de tous les artisans de la chanson québécoise portent vers une certaine reconnaissance par rapport à la société québécoise, même si celle-ci se dit distincte, mais plus que jamais convertie au rythme de la grande chanson américaine. *Who cares* qu'est-ce que les artistes peuvent bien vouloir partager au travers de leurs remerciements.

C'est leur tribune, leur moment où toutes les émotions vécues sur la route de la reconnaissance convergent vers les trente secondes accordées pour témoigner de leur gratitude envers ceux qui ont su croire en eux. Ces artistes, eux, ne la savent pas à l'avance, la date à laquelle ils recevront leur diplôme. Même que pour plusieurs d'entre eux, cette journée n'arrivera probablement jamais. Ils sillonnent les routes québécoises dans l'espoir que leur art ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Alors pourquoi autant de cynisme et de critiques envers des remerciements qui sortent assurément de l'ordinaire ?

De l'autre côté, on veut du divertissement, on veut de la nouveauté, on veut rire. Mais de grâce, chers gagnants, ne remerciez que votre mère Louise, votre père Gaston et votre gérant Gino, versez une petite larme et retournez vous asseoir! Lire un petit bout de papier contenant des remerciements prémâchés n'est-il pas une façon d'effacer toute spontanéité et toutes émotions vives après une victoire à l'arraché?

Je ne vous cacherai pas que les remerciements de Klô Pelgag étaient pour du moins *extravaganza!* Ce n'est certainement pas Marie-Mai ou Sergie Fiori qui auraient remercié leurs parents d'avoir fait l'amour ou qui auraient mentionné une anecdote contenant un lancer de sauce brune St-Hubert sur leur équipe. La révélation de l'année aura toujours le mérite de ne pas s'être tranquillement endormie dans le moule conventionnel du *politically correct*. Intègre dans sa différence, elle est montée sur scène afin d'aller chercher un prix très important et très significatif pour la nouvelle génération musicale. Au lendemain de sa victoire, elle a tout de même avoué sa nervosité en précisant qu'elle aurait eu autre chose à partager.

Bref, cela fait du bien de voir que ce n'est pas seulement un humoriste – Louis-Josée Houde, avec sa performance remarquable comme à l'habitude – qui a mis de la vie à ce 36e gala de l'industrie musicale québécoise..

Karyn Brown

Éditorial

SPORT

BAGARRE AU HOCKEY : UTILE OU INUTILE?



Photo: rue89.nouvelobs.com

Alexandre Paquette

Les bagarres au hockey font couler beaucoup d'encre depuis quelques années. Alors que les puristes les voient comme nécessaires, d'autres s'y opposent farouchement depuis que les conséquences des commotions cérébrales sont mieux connues.

ALoin de nous sont les années 70 où les Broad Street Bullies terrorisaient leurs adversaires avec le recours à la violence. Cette violence a d'ailleurs permis aux représentants de la ville de l'amour fraternel de remporter deux Coupes Stanley au milieu de la décennie 70.

Toutefois, malgré la diminution du nombre de bagarres, des événements malheureux sont survenus dans les dernières années. Parmi ceux-ci, notons les décès de Derek Boogaard, Rick Rypien et Wade Belak à l'été 2011. Le cas Boogaard est particulièrement tragique dans la mesure où des signes d'encéphalopathie traumatique chronique ont été détectés dans son cerveau. Cette pathologie peut mener à la démence.

Malgré les risques, certains soutiendront que les bagarreurs aident à prévenir les coups vicieux et à protéger les joueurs vedettes. Dave Semenko a, par exemple, protégé Wayne Gretzky durant une partie de sa carrière. Avant de s'en prendre à la vedette de la ligue, les autres joueurs y pensaient à deux fois puisqu'ils auraient besoin de répondre de leurs actes.

Les tenants de cette thèse soutiendront de ce fait que Connor McDavid n'aurait pas eu à se battre si quelqu'un avait eu la tâche de le protéger. McDavid, pressenti pour devenir le premier choix du prochain repêchage de la

Ligue nationale de hockey, n'aurait pas à subir les assauts de ses adversaires et ne serait pas le joueur le plus puni des Otters d'Erie. Rappelons que McDavid s'est blessé à la main en frappant la baie vitrée lors d'un combat contre Bryson Cianfrone la semaine dernière. Il ratera plusieurs semaines d'activités.

CHANGEMENT DE CAP

Preuve que les mentalités commencent à changer, les Flyers de Philadelphie ont retranché de leur alignement final Jay Rosehill, alors que

« En éliminant les goons qui ne savent pas jouer au hockey, les bagarres planifiées se font de plus en plus rares. »

les Maple Leafs de Toronto ont fait de même avec Colton Orr et Frazer McLaren. Plus près de nous, le Canadien n'a pas accordé un nouveau contrat à Georges Parros cet été. Les quatre joueurs ont un total cumulatif de 39 buts et de 2894 minutes de pénalité en 1169 matchs dans la Ligue nationale de hockey. Dans le hockey moderne, où la vitesse est primordiale, les pugilistes qui ne peuvent jouer que trois ou quatre minutes par match n'ont plus leur place.

Ce type de joueurs est en voie de disparition puisque le hockey moderne se joue à quatre trios. Les policiers doivent savoir jouer au hockey. On

le voit avec des joueurs comme Brandon Prust ou Chris Neil dont l'apport à l'équipe dépasse largement les bagarres et l'intimidation. Bien qu'ils ne remplissent jamais le filet, ces joueurs peuvent donner une dizaine de minutes par match à leur entraîneur, en plus d'évoluer en désavantage numérique.

Année après année, le nombre de bagarres diminue dans les ligues nord-américaines. En éliminant les goons qui ne savent pas jouer au hockey, les bagarres planifiées se font de plus en plus rares. Le hockey étant un sport de contact, certaines batailles surviendront toujours dans le feu de l'action, mais il y a moyen d'en limiter le nombre. La disparition des policiers représente une façon d'y arriver.

Pour arriver à éliminer les bagarres, il faudra la contribution des ligues. Celles-ci devront être plus strictes dans l'application des règlements afin que les petites pestes ne s'en donnent pas à cœur joie.

En bref, la question des bagarres est beaucoup plus large que nous pouvons le croire. Les bagarres ne disparaîtront pas sans d'autres mesures.

SECTION SPORT

LE SUIVI TECHNOLOGIQUE DE L'EFFORT PHYSIQUE : LE CAS D'ADIDAS

Jean-Philippe Ouellette

Les systèmes permettant de connaître en temps réel la condition physique des athlètes sont maintenant monnaie courante dans les sports professionnels. La compétition entre les entreprises proposant des solutions de *tracking* est forte, mais la célèbre compagnie allemande Adidas s'est démarquée l'été dernier avec le *miCoach Elite System*.

Le logiciel d'entraînement a été au cœur du triomphe de l'équipe nationale allemande lors de la Coupe du monde de soccer au Brésil. L'Argentine (finaliste), le Mexique, la Colombie et le Japon ont aussi fait appel au *miCoach Elite System*, qui est, selon plusieurs analystes, l'une des raisons de la domination tactique allemande lors de la compétition internationale. S'il est impossible de nier les bénéfices du gadget, il faut toutefois prendre ces louanges avec un grain de sel, puisque Adidas est un partenaire important de la FIFA (Fédération internationale de football association) et qu'un budget imposant a, bien entendu, été accordé aux efforts de communication.

En quoi le *miCoach Elite System* est-il si révolutionnaire? Il donne accès en temps réel à un portrait complet des performances des joueurs lors des entraînements. Vitesse, accélération, puissance, distance parcourue,

rythme cardiaque : une quantité étourdissante d'informations sont colligées et analysées par le logiciel. Il est alors possible de savoir où se situe physiquement un joueur par rapport aux autres. À partir de ces données, les entraîneurs dosent l'intensité des entraînements de façon beaucoup plus pointue en les adaptant aux joueurs selon les besoins de leur position.

La Major League Soccer et l'Impact de Montréal utilisent aussi le système *miCoach Elite System* d'Adidas. Lors des matchs de l'Impact, c'est l'infrastructure de caméras *Match Analysis* qui prend la relève. Cette dernière recueille des données pouvant par la suite être interprétées pour ajuster les tactiques en cours de partie et pour intégrer de nouveaux exercices aux entraînements subséquents. En jumelant ces informations aux avancés en kinésiologie et en biomécanique, les retours de blessures peuvent être surveillés de beaucoup plus près, ce qui facilite la réinsertion rapide et efficace des joueurs dans l'alignement.

Profitant de la démocratisation de l'entraînement personnel et de ses succès, Adidas a créé une division *miCoach* pour les sportifs amateurs. Produit phare de la gamme, la montre *Fit Smart* est maintenant disponible au coût d'environ 200 \$. Celle-ci comptabilise les

calories brûlées, la distance parcourue et le rythme cardiaque afin d'optimiser la mise en forme. Puisque la concurrence est féroce dans le marché des bracelets connectés et des autres gadgets du même acabit, rien n'est gagné pour l'entreprise. On peut malgré tout s'attendre à une démocratisation de ces équipements au cours des prochaines années.

LES CAPTEURS AU SERVICE DES FOOTBALLEURS DU VERT ET OR

Les commotions cérébrales sont un fléau chez les étudiants athlètes qui pratiquent leur art pour l'amour du sport. Je tiens donc à souligner l'excellente initiative de l'équipe de football du Vert et Or qui est la première université québécoise à équiper les casques de trente de ses joueurs à risque de capteurs de chocs cette saison. L'objectif de la troupe sherbrookoise est de favoriser une intervention rapide et efficace lors de contacts pouvant causer des commotions, ainsi que d'organiser les entraînements les plus sécuritaires pour les joueurs.

Grâce à sa tablette reliée aux capteurs dans les casques, le thérapeute de l'équipe peut savoir en direct si un impact à la tête dépasse un certain seuil d'intensité. Il est donc possible de réagir prestement afin d'éviter que l'athlète empire sa blessure en continuant à jouer. Ce système permet de réduire grandement la zone grise des retours au jeu. En effet, certains individus, par fierté ou par inconscience, font appel à leur talent d'acteur pour rester sur le terrain, au péril de leur santé.

C'est une excellente nouvelle, puisque, comme le dit si bien la phrase mythique du film *La Guerre des tuques* : « La guerre, la guerre, c'est pas une raison pour se faire mal ! »

JOÉ LACHAMBRE, UNE ÉTOILE DU SOCCER-TENNIS PARMIS LE VERT & OR

Joé Lachambre a 20 ans, il étudie en administration des affaires à l'Université de Sherbrooke et il en est à sa première saison dans l'équipe de soccer du Vert & Or. Il est aussi le 7e meilleur joueur au monde de soccer-tennis! Voyons le parcours de ce jeune athlète dans ce sport peu connu au Québec.

Vanessa Racine

Peu de gens connaissent le soccer-tennis au Québec. Sorte de croisement entre le soccer et le tennis comme le nom l'indique, les règles ressemblent à celles du volley-ball avec quelques changements : trois passes maximum et interdiction de toucher deux fois de suite au ballon. Le nom international est le *futnet*. Il y a des ligues officielles de ce sport un peu partout à travers le monde. C'est un sport reconnu avec une organisation internationale et il y a même des ligues professionnelles, surtout en Europe centrale, plus précisément en République tchèque, en Slovaquie et en Hongrie. D'ailleurs, dans cette région, le *futnet* est un sport officiel depuis plus de 100 ans.

UNE ASCENSION ÉCLATANTE

Commencer un sport en 2012 et être parmi l'élite mondiale en 2014, c'est un défi presque impossible à atteindre. C'est pourtant l'exploit qu'a réussi Joé Lachambre. Ce joueur de soccer de niveau élite depuis cinq ans s'est fait remarquer en 2012 par un recruteur qui avait des contacts dans l'UNIF (union internationale de *futnet*). Il a ainsi obtenu un essai au championnat du monde des moins de 21 ans en République Tchèque. « En compagnie d'Olivier Roy, mon partenaire, nous nous sommes entraînés pendant six mois à raison de trois heures par jour, cinq jours par semaine pour apprendre le sport », souligne l'athlète originaire de Saint-Denis-sur-Richelieu.

Et ces entraînements ont porté fruits. En effet, au Championnat du monde des moins de 21 ans en novembre 2012, il a pris le 7e rang en double. « C'était notre première compétition et nous étions déjà de même niveau que des pays qui étaient là depuis quelques années comme la Suède et l'Ukraine. Nous avons vu que nous avons un excellent potentiel ».

UN RETOUR EN COMPÉTITION CETTE ANNÉE

Cet été, après plusieurs mois sans participer à une compétition de *futnet*, Joé a eu l'opportunité de renouer avec la compétition à la mi-mai lors de la Coupe du Monde de « futnet » en République tchèque. Pour cette compétition, il est arrivé avec plus d'outils grâce à l'aide qu'il reçoit d'une ancienne championne du monde de « futnet » originaire de la Slovaquie, Martina Pillarova, qui assure le rôle d'entraîneuse avec les équipes canadiennes depuis quelques mois. « Elle nous permet d'améliorer grandement nos techniques d'attaque, de défense et de passe », a souligné l'athlète de 20 ans. Cette amélioration s'est d'ailleurs fait sentir à cette Coupe du Monde, qui réunissait les meilleurs joueurs au monde. « J'étais jumelé à deux jeunes joueurs de l'équipe slovaque et j'ai réalisé le plus bel exploit de ma vie en *futnet* », dit d'emblée Joé Lachambre. En effet, le FC Montréal a offert la meilleure opposition parmi tous les adversaires que la République tchèque a croisés, avec un total de 54 points pour le Canada contre 75 au total pour les Tchèques après trois rencontres.

Joé Lachambre ressort de cette récente expérience avec encore davantage de confiance en son jeu et en sa capacité de rivaliser avec les meilleurs joueurs de *futnet* sur la planète. « Je suis revenu avec un bagage incroyable et la pique de ce sport. En ce moment, mon but est d'améliorer les performances de l'équipe canadienne et de monter au classement. » C'est en 2015 qu'un nouveau regroupement mondial aura lieu et nous verrons si tous ses efforts ont porté fruits.

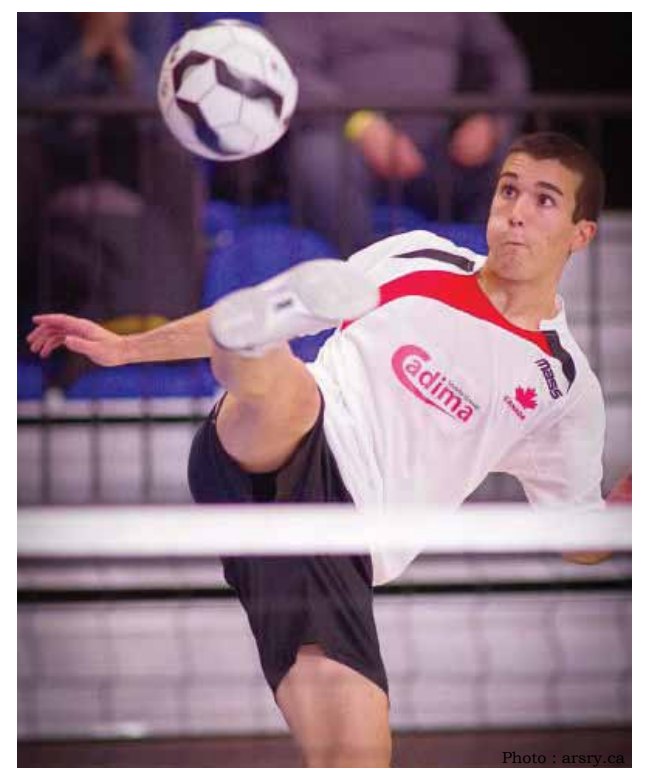


Photo : arsry.ca

Une fin de saison froide et amère

Le 8 novembre dernier avait lieu, au Centre d'éducation physique et des sports de l'Université de Montréal (CEPSUM), la demi-finale du football universitaire québécois opposant les Carabins de l'Université de Montréal au Vert & Or de l'Université de Sherbrooke – #sherbylove. Malheureusement pour nos favoris, ce match allait marquer la fin d'une saison qu'ils avaient réussi à relancer après une première moitié relativement timide.

Dave-Enrick Proulx

Effectivement, les représentants de Sherbrooke n'avaient gagné, au départ, que deux de leurs cinq premières rencontres. Toutefois, ils sont parvenus à remporter leurs trois derniers matchs et, par le fait même, à se qualifier pour la demi-finale de la Coupe Dunsmore. De plus, lors de la dernière partie de la saison régulière, le 1er met la main sur la Coupe du maire en l'emportant 35-14 contre les Gaiters de l'Université Bishop's.

Ainsi, c'est après ces beaux accomplissements que le Vert & Or est débarqué au CEPSUM pour tenter de venger une partie âprement disputée qui s'était soldée par une défaite de 22-16, survenue plus tôt durant la saison régulière aux mains de ces mêmes Carabins.

Lors de cette rencontre du 4 octobre, l'équipe de Sherbrooke s'était bien débrouillée dans l'ensemble, amassant 166 verges par la course et 304 verges par la voie des airs (au net), tout en parvenant à recouvrir un ballon perdu. Plus spécifiquement, quelques joueurs s'étaient illustrés, notamment Alexandre Aubé (3 courses pour 63 verges et 1 touché), David Dumas-Goulet (8 courses pour 56 verges), Jérémie Roch (22/35 passes complétées pour 304 verges et 1 passe de touché), Guillaume Paquet (6 réceptions pour 99 verges) et Dempsey Jutras (6,5 plaqués).

De son côté, l'équipe locale avait compilé un total de 152 verges par la course et de 355 verges par la passe (au net), en plus d'inscrire une interception sur la feuille des statistiques. En plus de cela, les locaux étaient parvenus à réussir quatre sacs du quart. Individuellement, certains ont très bien fait et pour ne nommer que ceux-là, on compte Mikhaïl Davidson (4 réceptions pour 138 verges et 1 touché, ainsi que 2 courses pour 21 verges), Gabriel Cousineau (22/33 passes complétées pour 343 verges et 2 passes de touchés), Régis Cibasu (7 réceptions pour 97 verges et 1 touché), Byron Archambault (8 plaqués et 2 sacs du quart) et Alex Cromer-Emond (8 plaqués et 2 sacs du quart).

Toutefois, ce fut bien différent le 8 novembre dernier, par une froide journée d'automne et devant une foule partisane très hostile. Les visiteurs n'ont amassé que 62 verges par la course et 323 par voies aériennes (au net). Néanmoins, ils ont dominé au chapitre des sacs du quart, réussissant à en enregistrer quatre. Du côté des statistiques individuelles, Guillaume Paquet (6 réceptions pour 104 verges), Sébastien Blanchard (6 réceptions pour 89 verges et 1 touché) et Dempsey Jutras (6 plaqués) sont ressortis de la masse.

Pour leur part, les locaux ont réussi à cumuler un impressionnant total de 255 verges par la

course, ainsi que 269 verges par la passe (au net). De plus, la défense a tout simplement ruiné novembre, la troupe de David Lessard a réussi à les chances de Sherbrooke de convertir ses poussées offensives en touchés en lui soutirant des ballons perdus à deux reprises et en interceptant une passe. Plus particulièrement, Sean Thomas-Erlington (10 courses pour 134 verges et 1 touché), Mikhaïl Davidson (3 courses pour 31 verges et 4 réceptions pour 60 verges), Gabriel Cousineau (25/33 passes complétées pour 269 verges et 2 passes de touchés), Régis Cibasu (14 réceptions pour 146 verges et 1 touché) et Maïko Zepeda (4 plaqués, 1 échappé forcée et 1 interception) se sont illustrés.

C'est de cette façon qu'un match aux allures le moins corsées – 15-10 en faveur de Montréal au début du 3e quart – marque de 40-13. Néanmoins, il y a de quoi être fier de ce que l'équipe a accompli cette année, comme mentionné précédemment, après un début de saison plutôt chancelant.

Pour conclure, d'ici le début de la prochaine saison, on souhaite à l'équipe un repos bien mérité, un bon camp d'entraînement et la meilleure des chances pour l'an prochain.

« You know you can't stop the Sherbrooke machine! »

LA NFL : UNE EXPÉRIENCE À VIVRE

On entend souvent dire que les Québécois ont les Canadiens de Montréal tatoué sur le cœur. Si l'on ne peut nier que le hockey est une religion ici, ce n'est rien comparativement au football chez les Américains. Durant la semaine de relâche, je suis allé faire un tour chez nos voisins du sud pour vivre l'effervescence d'un jour de match de la National Football League (NFL).

Hugues Marcil

Beaucoup de Québécois qui veulent assister à un match de la NFL partent en direction de Boston pour y voir les Patriots de la Nouvelle-Angleterre. J'ai toutefois opté pour Buffalo, histoire de faire changement. Après tout, les Bills n'ont pas une mauvaise équipe et si tout se déroule comme prévu, ils seront de la course aux séries.

Sept heures de route et me voilà débarqué à Buffalo pour vivre ce qui sera j'espère mon meilleur voyage sportif. Après m'être enregistré à l'hôtel, une sortie pour visiter la ville s'impose. Soyons clairs, Buffalo ne regorge pas d'attractions touristiques comme Boston ou New York, mais on sent un véritable engouement pour le sport dans cette ville d'un peu plus de 250 000 habitants. Les rues sont remplies de petits bars aux couleurs des Sabres et des Bills. Comme les deux équipes sont en action cette fin de semaine là, les promotions abondent dans les restaurants et les bars pour inciter les gens à écouter les matchs entre amis.

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'une saison de football compte 16 matchs, dont 8 à domicile, et s'échelonne sur 4 mois. Comme les parties disputées à la maison sont rares, chacune d'entre elles devient une célébration lors de laquelle la ville devient complètement football. Chaque occasion est bonne pour parler des Bills ainsi que de leur adversaire de cette semaine-là, les Vikings du Minnesota. Les médias ne ratent pas une occasion de couvrir l'équipe. En ouvrant la télévision de l'hôtel, je constate qu'une chaîne entière

est consacrée à des nouvelles en continu à propos des Bills. Le *Buffalo News* rédige quant à lui un cahier spécial pour chaque matin de match. Dans celui-ci, on retrouve divers articles et analyses qui couvrent l'équipe sous toutes ses coutures.

Le dimanche au matin, je quitte l'hôtel en direction du Ralph Wilson Stadium qui se trouve à une quinzaine de minutes du centre-ville. Bien sûr, j'amène quelques bières avec moi pour profiter du « tailgate » qui, semble-t-il, vaut presque autant le détour que le match en soi.

C'est en tournant dans la rue qui mène au stade que je réalise le vrai sens de l'expression « vivre un match de la NFL ». Le chemin est bordé de maisons et leurs propriétaires agitent d'énormes pancartes qui invitent les automobilistes à stationner leur voiture sur leur terrain moyennant une somme d'argent. Environ un kilomètre plus loin se dresse le Ralph Wilson Stadium.

Comme moi, plusieurs automobilistes se garent chez ces sympathiques Américains qui nous laissent siroter une bière tranquillement tout en discutant football. Difficile de ne pas les envier : ils ont pratiquement les Bills de Buffalo dans leur cour arrière et vivent cette expérience chaque saison. La rue est bondée et tout le monde converge en direction du stade. Chandails, casquettes, bracelets, souvenirs : on trouve tous les produits inimaginables aux couleurs des Bills à vendre.

Arrivé dans l'enceinte du Ralph Wilson Stadium et bien installé dans mon siège – à trois rangées de la zone de touché – j'assiste à un spectacle imposant : 75 000 personnes, presque toutes habillées de bleu, hurlent leurs encouragements durant l'arrivée des joueurs sur le terrain. Les décibels sont à un maximum. Un match de hockey à Montréal, New York ou Toronto n'arriverait pas à la cheville des Bills pour l'ambiance. Même si Buffalo est une petite ville, le stade fait partie des 10 plus gros de la NFL et l'atmosphère y est unique.

Étrangement, plusieurs partisans des Vikings se trouvent dans ma section, certains ayant même fait le voyage. C'est dire la fidélité de ceux-ci qui ont fait plus de 14h de route pour soutenir les leurs à l'étranger.

Pour la petite histoire, j'ai eu droit à la totale : une victoire de 17-16 des Bills sur un botté de placement lors de la dernière seconde d'un match dans lequel personne ne s'est assis pour reprendre son souffle.

Alors, quel sport est le mieux pour l'ambiance? Même si je porte le hockey au plus profond de mon cœur, je me dois de choisir le football pour l'univers unique dans lequel se plongent les partisans qui vivent l'expérience NFL.

SECTION SPORT

PORTRAIT DE JOUEUR

LAURA VEILLEUX, UNE SAISON PLUTÔT REMARQUABLE

Vanessa Racine

Peu de gens s'attendaient à une telle saison de la part de la nouvelle recrue Laura Veilleux, sauf peut-être son nouvel entraîneur, Louis Provencher, qui avait vu son énorme potentiel. Et il avait bien raison, car cette étudiante n'a pas cessé de marquer des points depuis son arrivée avec l'équipe féminine de soccer du Vert & Or de l'Université de Sherbrooke.

À ses deux premiers matchs dans l'uniforme de l'équipe féminine de soccer Vert & Or en début septembre, l'ancienne joueuse des Dynamiques de Sainte-Foy a marqué deux buts dans la victoire de 4-3 des siennes sur les Martlets de McGill, en plus d'ajouter un but et deux passes dans la deuxième victoire de 9-1 de son équipe aux dépens des Gaiters de Bishop's. Elle a été dominante offensivement durant tout ce premier week-end, aux dires de son entraîneur.

ATHLÈTE DE LA SEMAINE

Après cette première semaine éclatante, elle a retenu l'attention du comité de sélection de l'athlète de la semaine du Réseau du sport étudiant du Québec. En effet, elle a été nommée athlète féminine à l'UdeS du 1^{er} au 7 septembre 2014, mais ce n'est pas surprenant à la suite de ce début spectaculaire.

UNE JOUEUSE REMARQUABLE

Ensuite, Laura Veilleux a continué sur cette bonne lancée tout au long de la saison. Elle a d'ailleurs conclu la saison récemment au troisième échelon au classement des pointeuses avec l'impressionnante récolte de 13 buts, 6 passes et 19 points en 14 matchs. La joueuse de 19 ans, qui porte le numéro 23, a également été choisie comme joueuse du match par les entraîneurs adverses à trois reprises au cours de l'automne.

Celle qui est inscrite au certificat en sciences de l'activité physique utilise sa vitesse et ses grandes qualités techniques pour se démarquer, souligne Louis Provencher. L'entraîneur-chef du Vert & Or fait remarquer : « Son acharnement et son éthique de travail sont remarquables ».

D'ailleurs, cette jeune joueuse a toutes les qualités essentielles pour être dans une équipe du Vert et Or, dont la détermination, la passion et l'esprit d'équipe.

De plus, quand on lui demande à quoi elle attribue son excellente saison, Laura Veilleux répond d'emblée : « Mon équipe et mon entraîneur sont une des raisons pour lesquelles je performe. Nous avons un bon esprit d'équipe, autant sur le terrain qu'à l'extérieur. Et il ne faut surtout pas oublier une bonne préparation mentale avant les matchs, qui est, selon moi, obligatoire! »

UNE ÉQUIPE QUI SE COMPLÈTE BIEN

Les joueuses sont très fières d'elles-mêmes et sont confiantes pour la prochaine saison, même si l'équipe féminine de soccer Vert & Or s'est inclinée 3-2 en demi-finale le vendredi 31 octobre à Montréal et qu'elle a, par le fait même, raté de justesse sa qualification pour la finale universitaire du Réseau du sport étudiant québécois et pour le championnat canadien.

En plus de Laura Veilleux, l'équipe féminine de soccer comptait plusieurs nouvelles recrues pour la saison d'automne 2014. « Nous avons une équipe jeune, mais nous avons tous les outils pour nous rendre loin, rappelle Laura Veilleux. Nous avons quelques filles qui sont là depuis cinq ans, dont Laurence Dostie-Paré qui nous dirige vraiment bien. »

LES PROJETS DE LAURA VEILLEUX

Laura nous confie quand même que la conciliation sport-étude n'est pas toujours évidente : « Je dois avoir un horaire fixe et le respecter. En plus, je dois mettre mes priorités à la bonne place et tout donner pour l'université et le soccer. » Ses efforts portent ses fruits quand on remarque l'étendue de son talent. Un de ses projets est d'ailleurs d'atteindre le championnat canadien au moins une fois au travers de ses cinq saisons universitaires. Et on lui souhaite!



Photo : Vert & Or



FÉLICITATIONS À KLOÉ SÉVIGNY,
GAGNANTE DU CONCOURS

GAGNEZ 1 500 \$
POUR VOS FRAIS DE SCOLARITÉ!

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

laPersonnelle
Assureur de groupe auto, habitation
et entreprise

Grâce au partenariat entre l'Université de Sherbrooke et La Personnelle, vous avez accès à des tarifs de groupe exclusifs pour vos assurances auto et habitation.

lapersonnelle.com/udes | 1 888 476-8737

Certaines conditions et exclusions s'appliquent. Le tirage a eu lieu le 6 octobre 2014. Détails et règlement accessibles sur lapersonnelle.com/1500. La Personnelle désigne La Personnelle, assurances générales inc.

La bonne combinaison.